

ESSAI

SUR

LES FIEVRES;

AUQUEL ON A AJOUTÉ

DEUX DISSERTATIONS;

L'une sur les MAUX DE GORGE grangre-
neux, & l'autre sur la COLIQUE
DE DÉVONSHIRE.

Par M. JEAN HUXAM, Docteur en Médecine,
Membre du Collège Royal des Médecins
d'Édimbourg, & de la Société Royale
de Londres,

TRADUCTION NOUVELLE sur la troisième
Edition Angloise.

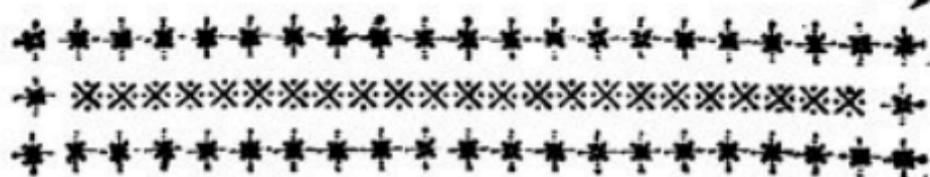


A PARIS,

Chez P. G. CAVELIER, Libraire, rue
S. Jacques, au Lys d'or.

M. D C C. L X V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT

SUR

CETTE NOUVELLE TRADUCTION.

LE TRAITÉ des Fievres de M. Hu-
 xam a été regardé avec raison , com-
 me un des meilleurs Ouvrages que
 les Praticiens pussent consulter pour
 le traitement des maladies aiguës.
 L'Auteur qui a pris la nature pour
 guide, & qui a marché sur les tra-
 ces d'Hippocrate son plus fidele in-
 terprête, a eu l'art d'éviter un écueil,
 dans lequel sont tombés la plûpart
 des Auteurs de pratique les plus ac-
 crédités, celui de généraliser trop
 leurs méthodes curatives : & a sçu
 tenir un juste milieu entre la prati-
 que de Morron, & celle de Syden-
 ham, ses Compatriotes. Il a appris à

iv *AVERTISSEMENT*;

distinguer les cas où il falloit soutenir les forces vitales, de ceux où il étoit nécessaire de les diminuer, lorsqu'on a lieu de craindre que la nature ne les employe à son détrimement.

Il n'est donc pas étonnant que les différentes nations de l'Europe se soient empressées de s'approprier un ouvrage aussi utile : à peine a-t-il paru en Angleterre, qu'on en publia deux versions Françaises, mais malheureusement les Traducteurs ; quoique très-versés dans les deux langues, ne l'étoient pas assez dans la matiere ; il leur est échappé une infinité de fautes très-graves, qui pouvoient induire les Lecteurs peu attentifs dans des erreurs toujours dangereuses, lorsqu'il s'agit de la santé & de la vie des hommes. Malgré ces défauts, ces deux éditions ont été enlevées avec assez de rapidité : comme on songeoit à

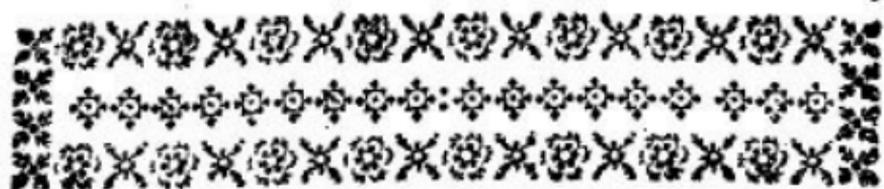
AVERSISSEMENT. v

les réimprimer, j'ai cru que je ferois une chose utile si je traduisois de nouveau cet Ouvrage, & si je le donnois tel qu'il est sorti des mains de son Auteur; j'ai profité pour cela de la troisieme Edition qu'il a publiée en Anglois, & à laquelle il a joint une Dissertation sur les Maux de Gorge gangreneux, qui n'avoit pas encore été traduite en François. Je me suis attaché surtout à éviter les fautes dans lesquelles mes prédécesseurs étoient tombés, j'ai cru que dans une matiere aussi grave, il m'étoit permis de sacrifier les graces du style à la fidélité de la traduction, & qu'on me dispenseroit de l'élégance de la diction, pourvû que je rendisse la pensée de mon Auteur d'une maniere claire & précise.

Comme l'Essai de M. Huxam, même en y joignant sa Dissertation sur les Maux de Gorge gangreneux,

▼ *AVERTISSEMENT.*

ne fait qu'un très-petit volume , on avoit ajoûté à l'édition précédente un *Traité des Fievres de Cluton* ; mais outre que cet ouvrage est de beaucoup inférieur à celui de M. Huxam , & que la pratique n'en est pas fondée sur les mêmes principes , j'ai pensé qu'on verroit avec plus de plaisir , un ouvrage du même Auteur , qui , quoique écrit en Latin , est cependant assez peu connu en France. C'est l'histoire d'une Colique de la nature de la Colique de Poitou , qui regna à Plimouth & dans les environs en 1724. Je me suis déterminé d'autant plus volontiers à traduire ce morceau , qu'il me paroît qu'on s'occupe beaucoup depuis quelques temps , de la maladie qui en fait l'objet , sur laquelle il s'en faut de beaucoup que tout soit dit ; & que M. Huxam est certainement un des Auteurs qui en a traité avec le plus d'exactitude.



P R E F A C E.

JE PUBLIAI, il y a environ dix ans, un petit volume d'observations sur l'Air & sur les Maladies épidémiques qui avoient eu cours depuis l'année 1727, jusqu'à la fin de 1737; je viens de mettre la dernière main à un autre Recueil d'observations semblables, sur les Maladies qui ont régné depuis l'année 1738, jusqu'à l'année 1747 inclusivement. J'ai décrit avec un peu plus d'exaétitude dans ce dernier volume l'histoire des Maladies régnantes, & les méthodes curatives qui ont le mieux réussi. Malgré cela, comme je n'aurois pû, sans trop interrompre la suite de mes observations, entrer dans des

discussions particulieres sur la nature & sur le traitement des différentes maladies, que je n'inquois qu'en passant ; j'ai cru devoir réserver ces recherches pour l'Essai suivant, dans lequel je développe d'une maniere plus étendue, ma façon de penser, & la méthode que j'ai suivie dans les Fievres en général, & en particulier dans les especes dont je traite. J'espere que ce travail pourra être de quelque utilité aux jeunes Praticiens, cet Essai étant le résultat d'une longue expérience ; & étant fondé sur des observations faites avec le plus grand soin & la plus grande exactitude. Quel que puisse en être le succès, j'ose espérer qu'on le recevra comme l'effort louable d'un homme zélé pour sa profession, & d'un ami de l'humanité.

Dans cet Essai, je renvoye fréquemment aux deux volumes de

mes Observations; & dans le dernier volume de celles-ci, j'ai souvent cité cet Essai : j'ai tâché par ce moyen , de les éclaircir les uns par les autres.

Quoique dans tout mon Ouvrage je me fois attaché rigoureusement aux faits & à l'expérience , & que lorsque j'ai cru pouvoir raisonner d'après les principes qu'ils me fournissoient, j'aye suivi l'analogie la plus sévère, j'ai néanmoins appuyé fréquemment ma doctrine & ma pratique, sur l'autorité des Anciens, & en particulier sur celle d'Hippocrate, tant parce que je sçavois l'utilité que j'en avois retirée dans mes études & dans ma pratique, que parce que je croyois en devoir recommander la lecture aux jeunes Médecins. Quoique mes conseils ne soient pas d'un grand poids, j'espere que le jugement des grands Maî-

P R É F A C E.

tres qui pensent comme moi ; paroîtra mériter quelque attention.

Je n'oserois pas dire qu'on ne peut être bon Médecin sans consulter le grand Oracle de la Médecine, & sans étudier les Anciens ; mais je crois pouvoir avancer que ceux qui les méditent , ont de très-grands avantages ; & je n'imagine pas qu'il y ait jamais eu beaucoup de Médecins qui aient fait quelque figure dans leur profession , sans les avoir étudiés. En effet, on a regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine ; le plan qu'il nous a laissé, comme la bâte & le véritable fondement de l'Art ; & il a joui de la plus grande vénération de la part de ceux qui lui ont succédé , au moins de tous ceux qui étoient capables d'en juger. La raison en est , que personne n'a étudié la nature

avec plus de soin & d'assiduité ; ne l'a copiée & ne l'a suivie avec plus d'exactitude ; aussi ses observations ont-elles été trouvées vraies dans tous les siècles.

Ce n'est pas seulement dans la Médecine qu'on a reconnu que l'étude des Anciens étoit avantageuse , elle ne l'est pas moins dans les autres arts. Quiconque veut exceller , dans la poésie , dans la sculpture , &c , doit nécessairement consulter les ouvrages des anciens Maîtres ; comme les modeles les plus parfaits , & les copies les plus exactes de la nature ; de sorte que ce précepte d'Horace :

Vos exemplaria Græcæ
Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.

peut s'expliquer également à la Médecine comme à la Poésie.

En effet , les Anciens étoient non-seulement des hommes de

beaucoup de génie , mais encore des hommes exacts , & d'une application que rien ne distrayoit ; (on trouve dans tous les portraits, que les Historiens Romains nous ont tracés de leurs grands hommes , ces traits *incredibilis industria, diligentia singularis* , qui les caractérisent singulièrement.) Ils avoient les yeux constamment fixés sur les objets qu'ils vouloient décrire , aussi nous ont-ils donné des peintures vraies & des tableaux d'après nature ; ce qui est infiniment préférable à toutes les fleurs , & aux peintures affectées que nous tracent les Modernes. Plus une description est exacte , meilleure elle est ; un portrait ne sçauroit être bon , s'il ne ressemble pas à son original. Comme la nature elle-même paroît d'autant plus admirable , qu'on la voit avec plus de soin ; celui qui nous en trace le

portrait le plus fidele, doit être regardé comme le plus grand maître. Hippocrate a tellement excellé en cela, qu'il a réuni le suffrage de tous les Peuples contemporains, qui lui ont même décerné des honneurs divins : parce que cette exactitude à observer la nature, ne le mettoit pas moins en état de guérir les maladies, que de les connoître & de les décrire. Je suis très-persuadé que si les Médecins qui lui ont succédé, eussent exactement suivi la route qu'il leur avoit tracée, l'Art auroit fait depuis long-temps de plus grands progrès qu'il n'a fait jusqu'ici, progrès qui n'ont pas répondu au grand nombre de découvertes qu'on a faites dans ces derniers temps, dans la Physique, l'Anatomie, la Matière Médicale & la Chimie. L'homme étant par sa nature destiné à la mort, il est

impossible que l'art le rende immortel ; mais il est très-possible qu'il lui fournisse des secours plus efficaces & plus sûrs , que ceux qu'il lui fournit à présent.

Depuis Galien, & même longtemps auparavant, de vaines hypothèses, l'amour de la nouveauté, la mode, les cabales des Médecins, ont égaré ceux qui ont professé cet Art utile, & les ont attachés au char de l'erreur : on ne sçait que trop que ce même malheur nous poursuit encore aujourd'hui. Malgré cela ; nous sommes forcés d'avouer que la pratique la plus sage, la plus régulière & la plus judicieuse, a toujours été conforme à la Doctrine d'Hippocrate, comme l'a démontré le Docteur Barker, dans son dernier Essai, auquel je renverrai le Lecteur ; il peut consulter aussi les ingénieux Commentaires du Docteur Glass, où

il trouvera le tableau de la pratique d'Hippocrate.

Je suis bien éloigné de blâmer une théorie raisonnable en Médecine, je pense au contraire, qu'elle doit être la bête de la saine pratique; mais il faut pour cela, qu'elle soit, comme le conseille Hippocrate, *κατὰ φύσιν διατρέων* (*), fondée sur la nature. Si la Médecine est jamais perfectionnée, ce sera par cette méthode, & non pas par des hypothèses chimériques, ni par une charlatanerie insoutenable. Chaque Médecin doit donc s'occuper de l'étude des Anciens, & de la parfaite connoissance des loix de l'œconomie animale, qui nous ont été tracées avec assez d'exactitude par quelques Modernes. Mais il y en a qui s'avancent dans le monde à moins de frais; il suf-

(*) *De Vigil. rat. in acut. Sect. XLVI, Edit. Lond.*

fit d'être le favori de quelque homme en place, ou, ce qui vaut encore mieux, de quelque femme à la mode, d'être l'instrument d'un parti, d'avoir un brillant équipage, & d'être doué d'effronterie, pour passer pour un habile homme, à la honte de la profession, & pour le malheur de la société.

Celse a été justement surnommé l'Hippocrate Latin, non-seulement pour avoir fait entrer dans son ouvrage un très-grand nombre de passages de ce divin Vieillard, mais encore, pour avoir suivi sa méthode & sa pratique : sa Latinité est très-pure, & sa Médecine & sa Chirurgie ne sont pas moins exactes (*).

(*) Quoique je sois bien éloigné de penser que Celse ait pratiqué la Médecine comme Asclépiade, Thémison & Cassius, il paroît cependant qu'il l'avoit bien étudiée, & qu'il avoit lû avec soin les meilleurs Auteurs qui avoient écrit sur la Médecine & sur la

Aucun Auteur n'a marché de plus près sur les traces d'Hippo-

Chirurgie en Philosophe, qui s'occupe de l'étude de la nature; semblable à ces anciens Sages, desquels il dit lui-même, *Medendi scientia sapientiæ pars habebatur, ut & morborum curatio, & rerum naturæ contemplatio sub iisdem auctoribus natâ sit . . . ideoque multos ex sapientiæ Professoribus peritos ejus fuisse accepimus* : & c'est avec raison que Columelle l'appelle *universæ naturæ vir prudens*; en effet, non-seulement il a écrit sur la Médecine, mais encore sur l'Agriculture, sur les Maladies des troupeaux, &c.

Qu'il ait été versé dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie, c'est ce que démontrent ses livres sur la Médecine, dans lesquels il donne une histoire fort exacte des maladies, la méthode de les traiter, & entre dans des détails particuliers sur les opérations chirurgicales, sans omettre les plus petites circonstances des pansements & des bandages; de sorte qu'il paroît très-vraisemblable, qu'il y avoit mis la main lui-même, ou que du moins il s'étoit souvent trouvé présent à ces opérations.

Il paroît en outre, qu'il connoissoit très-bien la Matière Médicale, & la manière de faire les compositions pharmaceutiques, sur lesquelles il donne des directions particulières : il a même ajouté une évaluation précise des poids & des subdivisions usitées, pour désigner la dose des médicaments.

Il est vrai qu'on peut dire qu'il a compilé la plus grande partie de son ouvrage d'après

xviiij P R É F A C E.

crate, qu'Arétée de Cappadoce (*), qui a affecté jusqu'à ses ex-

les Auteurs les plus célèbres qui l'avoient précédé; mais dans beaucoup d'endroits il donne son avis & son opinion particulière, très-souvent même contre le sentiment de ses Auteurs favoris, Hippocrate & Asclépiade.

En général, je suis persuadé que tout lecteur attentif trouvera dans Celse un grand nombre de passages, qui ne lui permettront pas de douter que cet Auteur ne fût très-versé dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie. Le Docteur Jacques Grieve en a cité un très-grand nombre dans la Préface de sa traduction de Celse: je vais en ajouter un plus grand nombre encore, mais pour ne pas trop allonger cette note, je me contenterai d'indiquer les pages de l'édition d'Almeloveen (qui s'accordent parfaitement avec celle que Vulpius a publiée à Padoue en 1722), dans lesquelles on peut trouver des passages de cette espèce: si cela eût été nécessaire, j'aurois pu les multiplier beaucoup davantage.

Page. 4-19-26-29-30-81-89-90-91-96-111-122-129-140-144-150-152-159-165-176-181-194-197-200-204-227-230-232-242-249-263-271-296-318-332-338-360-364-393-405-406-408-409-416-426-440-441-446-458-475-477-509-512-517-528-530-546.

(*) Il est très-étonnant qu'aucun Auteur n'ait fait mention d'Arétée, avant Aëtius Amidenus, qui écrivoit dans le cinquième siècle; il est bien vrai qu'on le trouve nom-

pressions & son style. Les descriptions qu'il donne des maladies,

mé dans l'*Euporiste*, qu'on attribue à Dioscoride, mais peu de gens croient que cet ouvrage soit véritablement de cet Auteur : ni Galien, ni Cælius Aurélianus, ni Oribase, n'en disent rien, quoiqu'ils aient été fort attentifs à citer tous les Médecins de réputation qui les ont précédés, ou qui ont vécu de leur temps. Cependant Arétée paroît avoir été un très-grand Praticien, un homme de beaucoup de sçavoir & de jugement. Il a affecté un style singulier, ayant employé un grand nombre de mots qui n'étoient plus d'usage, s'étant approprié les tournures & les phrases d'Homère, & d'Hippocrate, & ayant écrit dans la Dialecte Ionique, qu'on ne parloit presque plus de son temps, car malgré ce qu'en a dit Vossius, il n'a sûrement pas écrit avant le temps de Néron. Tout cela devoit le rendre fort remarquable, sur-tout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou dans les environs, comme il y a beaucoup d'apparence, puisqu'il prescrit à ses Malades les vins des environs de cette Capitale du monde, tels que ceux de Falerne, de Surrentum, de Sienne & de Fundi.

Mais de plus, Galien & Aëtius rapportent différents passages d'Archigènes, qui sont exactement les mêmes pour le sens, la doctrine, la méthode curative, & la manière de les exprimer, que ceux qu'on trouve dans Arétée, & desquels ils ne diffèrent que parce que ce dernier leur a donné une tournure ionique. Ils s'accordent l'un & l'autre à re-

sont admirables, & ses méthodes curatives très-judicieuses.

commander certains remèdes particuliers ; qu'on ne trouve presque point dans les autres Auteurs ; tel est l'usage extérieur des cantharides, dont aucun Médecin n'a fait mention avant lui, si l'on en excepte Celse.

Archigènes a-t-il copié Arétée, ou celui-ci le premier ?

Il est certain qu'Archigènes exerçoit la Médecine à Rome, où il jouissoit d'une très-grande réputation ; c'étoit un Médecin & un Auteur très-célebre. C'est ainsi qu'en parlent Juvenal, Galien, Cælius, Oribase, Aëtius, &c. Galien le critique avec sévérité ; tantôt il le censure, quelquefois il le loue, mais jamais il n'en parle comme d'un compilateur. Arétée au contraire n'a été cité que par Aëtius, & Paul d'Ægine ; & ce qui est assez étonnant, on ne le trouve pas même dans la bibliothèque de Photius ; c'est une chose assez singulière, & qu'il est difficile d'expliquer. On seroit tenté de penser qu'Arétée a beaucoup emprunté d'Archigènes, ou plutôt qu'il l'a copié en entier, qu'il lui a donné une nouvelle forme, & l'a représenté sous la diction d'Hippocrate, & dans la Dialecte Ionique. Il se peut qu'Arétée ait fait à l'égard d'Archigènes, ce que Cælius Aurelianus fit peu de temps après, à l'égard de Soranus : si cela est ainsi, on peut dire qu'il a beaucoup mieux habillé Archigènes à la grecque, que Cælius (pour nous servir de son expression) n'a latinisé Soranus. Dans cette supposition, nous ne devons pas nous étonner de trouver les vins

Il faut lire Galien, si l'on veut consulter les Commentaires les plus exacts, & les plus travaillés sur Hippocrate : on trouve en outre dans ses Œuvres, un nombre infini d'observations fines & utiles sur toutes les parties de la Médecine; il est le premier qui nous ait donné une description particulière des pouls, de leur différence, & de ce qu'ils indiquent. Il est fâcheux qu'il soit si diffus, & qu'il se soit si fort livré au Péripatétisme. On verroit avec beaucoup de satisfaction un abrégé de ses Ouvrages,

des environs de Rome recommandés dans Arétée, quoiqu'il ait peut-être écrit & pratiqué en Cappadoce, ou par-tout ailleurs, à une très-grande distance de Rome : telles sont mes foibles conjectures. Quoi qu'il en soit, nous avons dans Arétée un ouvrage très-estimable, dans lequel on trouve la description la plus exacte des maladies, & en général, une méthode curative très-sage & très-judicieuse : il est fâcheux qu'il nous soit parvenu si mutilé.

xxij *P R É F A C E.*

pourvû qu'il fût fait avec jugement.

Cælius Aurelianus feroit un Auteur inestimable, s'il eût écrit dans le style de Celse; mais tel qu'il est, nous lui avons une très-grande obligation de nous avoir conservé la Doctrine des Méthodistes, en particulier celle du judicieux Soranus; & la maniere de penser des Anciens, sur un grand nombre de maladies, qui sans lui, auroient été perdues pour nous. Malgré ses barbarismes, les descriptions qu'il donne des maladies, sont très-exactes, & très-précieuses.

Alexandre de Tralles est un des Anciens dont je crois devoir encore recommander la lecture: il a copié à la vérité en beaucoup d'endroits, Hippocrate & Galien, auxquels il donne le titre de divins; mais on trouve dans ses Ouvrages, une infinité de re-

marques utiles, qui lui sont propres, & un grand nombre d'excellents remèdes. D'ailleurs il a écrit d'une manière judicieuse & très-correcte.

J'ai moins eu en vûe en publiant cet Essai, de donner des Dissertations particulières, sur chacune des maladies dont je traite, ce qui auroit rendu cet ouvrage très-volumineux, & auroit pu ennuyer beaucoup de lecteurs, que de présenter quelques idées & quelques observations relatives à leur nature & à leur traitement.

Je n'ai donné que peu ou point de formules ou de recettes, parce que, comme l'observe Hippocrate, celui qui connoît la maladie, connoît bientôt ce qui est propre à la guérir. Lorsqu'un Médecin sçait quels remèdes sont indiqués, des stimulants ou des anodins, des relâchans

ou des astringents , des atténuants ou des incrassants ; il ne lui est pas difficile de mettre en usage les drogues propres à remplir ces vûes , qu'on trouve dans la vaste Matière Médicale que nous possédons. Il peut faire choix pour son usage , d'un petit nombre de médicaments de chaque espece , qu'il croira les plus efficaces , & s'y borner , plutôt que de parcourir un immense fatras de drogues , dont certains Médecins font parade : en se comportant ainsi , il se fera bientôt familiarisé avec leurs vertus & leurs effets , & par-là il apprendra à distinguer les effets de la maladie , de ceux du remede , ce qui , dans beaucoup d'occasions , est d'une très-grande importance. J'ai vû dans la pratique de quelques Médecins , & dans quelques Auteurs , des Formules où l'on avoit entassé tant de drogues ,

gues , qu'Apollon lui-même auroit été embarrassé de deviner le but qu'on s'étoit proposé. Ce n'est pas qu'il n'y ait très-souvent des complications , & quelquefois même des contre-indications dans les maladies , qui obligent d'avoir recours à des remèdes plus composés , & quelquefois même de vertu contraire.

Mais une formule ou une recette , ne peut être que d'une très-petite utilité ; il y a des personnes qui sont aussi purgées par vingt ou trente grains de rhubarbe , que d'autres par deux fois cette quantité de jalap. Un grain d'extrait d'opium , ou vingt gouttes de sa teinture , font dormir certaines personnes aussi sûrement , que trois fois cette dose en fait dormir d'autres. Outre cela , lorsqu'il s'agit de prescrire un remède , il ne faut pas moins avoir d'égard à la constitution & à la

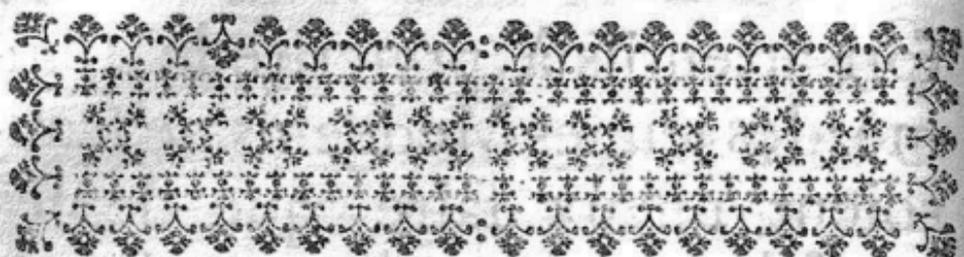
maniere de vivre du Malade ; que lorsqu'on examine la nature de sa maladie. Une personne sobre & tempérée , ou une personne qui vit de lait , de végétaux & d'eau , ne soutiendra pas les remedes échauffants , les eaux & les esprits composés , qui peuvent convenir parfaitement aux personnes qui font usage de beaucoup de ragouts & de ratafias. Mais cela est connu de tous les Médecins ; il n'est pas moins évident qu'il faut toujours commencer par de petites doses , & qu'on doit user de la même prudence , non-seulement en prescrivant les remedes ; mais encore , en ordonnant la boisson & la diete du Malade ; car ce que nous prenons par onces & par livres , doit nous affecter pour le moins autant que ce que nous prenons par grains & par scrupules. Hippocrate & les Anciens étoient

P R É F A C E. xxvij

fort attentifs à prescrire le régime : les jeunes Médecins ne sçau-
roient mieux faire que de les
consulter encore à cet égard.
Quant à ceux qui ne veulent ni
étudier, ni raisonner, & qui, se
bornant à une routine aveugle,
prescrivent à l'aventure, je crois
devoir les exhorter sérieusement
de réfléchir au sixième Comman-
dement.

Fin de la Préface.





T A B L E

DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

P R É F A C E. page j.

ESSAI SUR LES FIEVRES , ET
SUR LEURS DIFFÉRENTES
ESPECES.

C H A P. I. *Des Fievres simples , com-
pliquées & inflammatoires.* page 1

C H A P. II. *Des Fievres intermittentes.* 25

C H A P. III. *De l'état des Solides.* 38

C H A P. IV. *De l'état des Fluides.* 50

C H A P. V. *De l'état de Dissolution & de
Putréfaction du sang.* 57

C H A P. VI. *De la différence qu'il y a en-
tre la Fievre lente-nerveuse, & la
Fievre putride-maligne.* 101

C H A P. VII. *Des Fievres lentes-nerveu-
ses.* 104

TABLE DES CHAPITRES. XXIX

CHAP. VIII. *Des Fievres putrides, malignes, pétéchiales.* 130

ESSAI sur la petite Vérole. 176

DISSERTATION sur les Pleurésies
& les Péripleumonies.

CHAP. I. *Du pouvoir qu'ont les vents & les saisons de produire ces maladies.*

CHAP. II. *De la Pleurésie & de la Péripleumonie.*

CHAP. III. *De la fausse Péripleumonie.*

CHAP. IV. *Des Pleurésies.*

APPENDIX, Méthode de conserver la Santé des Matelots.

DISSERTATION sur les maux de Gorge gangreneux.

De la Colique de DÉVONSHIRE.

431



A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier les *Œuvres de Huxham en Latin & en François*. Et je les ai jugé très-dignes d'être imprimés. A Paris, ce 13. Mars 1760.

BARON.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé le Sieur Pierre Guillaume Cavalier l'aîné, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Hermanni Boerhaave Opera omnia cum notis Alberti Haller, & Commentariis Gerardi Van-Swieten, avec les Aphorismes de Chirurgie en François. Abrégé de l'histoire des Plantes, par Chomel, nouvelle Edition. Abrégé de toute la Médecine pratique par M. Allen. Les Œuvres de Huxham en Latin & en François*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans

aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'im-
 primer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, dé-
 biter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire au-
 cun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être,
 sans la permission expresse & par écrit dudit Expo-
 sant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de
 confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois
 mille livres d'amende contre chacun des contreve-
 nans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu
 de Paris & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui
 aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & in-
 térêts. A la charge que ces Présentes seront en regis-
 trées tout au long sur le Registre de la Communauté
 des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois
 de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvra-
 ges sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en
 bon papier & beaux caractères, conformément à la
 feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-
 scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en
 tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment
 à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en
 vente les manuscrits qui auront servi de copie à l'im-
 pression desdits Ouvrages seront remis dans le même
 état où l'approbation y aura été donnée ès mains de
 notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de Fran-
 ce le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en fera ensuite
 remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblio-
 thèque publique, un dans celle de notre Château du
 Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal
 Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes ; du
 contenu desquelles vous mandons & enjoignons de
 faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleine-
 ment & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit
 fait aucun trouble ou empêchement ; voulons que la
 copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long
 au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit
 tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies colla-
 tionnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Se-
 crétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Com-
 mandons au premier notre Huissier ou Sergens sur ce
 requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes
 requis & nécessaires, sans demander autre permission

& nonobstant clameur de Haro ; Charte Normande
& Lettres à ce contraires. CAR tel est notre Plaisir.
DONNÉ à Versailles, le vingt-deuxieme jour du mois
d'Avril, l'an de Grace mil sept cent soixante, & de
notre Règne le quarante-cinquieme.

LE BEGUE.

*Réglstré sur le Registre XV^e. de la Chambre
Royale & Syndicale, des Libr. & Impr. de
Paris N^o. 3311. fol. 68. conformément au
Règlement de 1723. A Paris, ce 5. Mai 1760.*

G. SAUGRAIN, Syndic.





ESSAI
SUR
LES FIEVRES
ET
SUR LEURS DIFFÉRENTES
ESPECES.

CHAPITRE PREMIER.

*Des Fievres simples , compli-
quées & inflammatoires.*

B OERHAAVE a com-
mencé ses Aphorismes
par les Maladies de la
Fibre simple : en effet , le
vrai moyen de faire quelque progrès
dans une science , est de commencer
par ses Elémens ; car on conçoit bien

plus aisément ce qui est simple, que ce qui est compliqué.

Ainsi voulant examiner la nature des Fievres, il paroît convenable de commencer d'abord par la Fievre la plus simple. Supposons une personne en parfaite santé, c'est-à-dire, dont les solides & les fluides soient également bien constitués; qu'elle fasse un exercice violent, comme de courir, ou autre semblable: cet exercice, si elle le continue long-temps, augmentera considérablement la vitesse, les frottemens & la chaleur de son sang; lesquels, lorsqu'ils seront portés jusqu'à un certain point au-delà de l'état naturel, constitueront l'état fébrile. C'est la Fievre la plus simple, produite par la seule augmentation de l'action des solides sur les fluides, & de la réaction de ceux-ci sur les premiers: Fievre qui s'évanouit par la cessation du mouvement & du violent exercice.

Supposons une seconde personne également saine, exposée à un air froid & humide qui arrête sa transpiration; il en résultera une augmentation dans la quantité des humeurs, &

par conséquent un effort proportionné de la part de la nature pour s'en débarrasser & pour détruire les obstructions , d'où s'ensuit nécessairement un état fébrile , qui se dissipe très-souvent avec assez de promptitude par la chaleur douce & relâchante du lit, ou par quelque autre moyen semblable qui favorise les efforts salutaires de la nature.

Une troisième personne d'une constitution également bonne , boit une trop grande quantité de vin ou de quelque autre liqueur spiritueuse , qui augmentant la quantité de ses humeurs , & le mouvement de son sang , par sa qualité stimulante , produit une fièvre , qui cède bientôt à l'abstinence , &c.

Dans tous ces cas il ne s'engendre qu'une simple Fièvre éphémère qui ne dure pas long-temps. Mais si dans le premier cas , le sang étoit assez violemment agité & raréfié , pour que , par son accélération & par la dilatation des vaisseaux , quelques globules rouges fussent poussés dans les artères séreuses , il se formeroit une obstruction inflammatoire , comme on le

voit arriver toutes les fois que les globules rouges pénètrent dans les vaisseaux de la conjonctive qui, dans leur état naturel, ne reçoivent que de la lymphe ou de la sérosité. Si avec cela la vitesse & la chaleur du sang, sont assez grandes pour dissiper ses parties les plus atténuées, celles qui resteront deviendront grossières, épaissies & moins propres à circuler librement dans les plus petits vaisseaux; la sérosité elle-même sera convertie en une espèce de gelée. Car une chaleur peu supérieure à celle de la Fievre coagule la sérosité du sang, dont la consistance est alors proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur. Dans ce cas, dis-je, la simple accélération du mouvement du sang produira une Fievre inflammatoire beaucoup plus longue & beaucoup plus dangereuse. Si l'inflammation attaque les poumons il en résultera une péripneumonie; si elle attaque la plevre, il en naîtra une pleurésie; & une phrénésie si elle attaque le cerveau ou ses membranes. Tous ces désordres seront beaucoup plus violents si, avant que le mouvement du sang

ne fût accéléré, les fibres du Malade avoient de la roideur, si son sang étoit dense & abondant.

Dans le second cas, si l'obstruction des pores de la peau & l'arrêt de la transpiration sont portés jusqu'à un certain point, si les fibres sont fortes & tendues, le sang abondant & épais, il s'ensuivra une Fievre de la même espèce: si dans le troisieme les fibres étant fort tendues, le sang visqueux & dense, le Malade boit une grande quantité de vin ou d'autre liqueur stimulante, la quantité & la vitesse du sang peuvent en être augmentées au point qu'il en résulte une Fievre aiguë très-dangereuse, suite trop commune des débauches excessives des ivrognes.

Mais puisque chacune de ces causes est capable de produire seule la Fievre, le concours de deux ou de trois doit, toutes choses d'ailleurs égales, en produire une plus violente. C'est ainsi que lorsqu'on se refroidit très-promptement après un violent exercice, en s'exposant, par exemple, à un air froid & en arrêtant en même temps la sueur & la transpiration, on

se procure une Fievre inflammatoire très-dangereuse , qui est beaucoup plus violente , si le sang a été échauffé & sa quantité augmentée immédiatement auparavant par une grande quantité de boisson spiritueuse. Mais , pour le dire en passant , rien ne prévient aussi efficacement les suites fâcheuses des excès du vin que de se tenir chaudement & de se coucher dans un lit pour y *cuver son vin* , comme on dit communément.

Pour peu qu'on considère les causes prochaines de ces Fievres , la méthode curative qu'on doit suivre , se présente d'elle-même ; elle consiste à diminuer la vitesse , la quantité & l'acrimonie du sang : rien ne peut produire si promptement ces effets que la saignée qui en diminuant la quantité des globules rouges , affoiblit la force motrice. En saignant jusqu'à la défaillance , comme Galien & quelques autres anciens Médecins le faisoient dans les Fievres inflammatoires , on arrête pour quelques momens le cours du sang.

La saignée satisfait donc à la première indication qui se présente à

remplir dans le traitement des Fievres qui sont produites par la trop grande quantité & le trop grand mouvement du sang : plus on la differe, plus le sang devient visqueux & âcre par la dissipation qui se fait de ses parties les plus ténues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert la partie séreuse ; chaleur qui devient assez forte pour la convertir en une espèce de gelée. L'exaltation des sels & des huiles animales, (ce qui les rend de plus en plus âcres, puisqu'ils le sont toujours en proportion de la chaleur qu'ils éprouvent), rend à la longue toute la masse des humeurs putrides & incapable de servir aux usages auxquels elle est destinée dans l'œconomie animale. En outre les obstructions qui se sont formées à l'extrémité des branches des artères sanguines ou au commencement des vaisseaux séreux doivent nécessairement être augmentées par le trop violent mouvement du sang : de sorte que si on néglige la saignée au commencement des Maladies, on y revient inutilement dans les périodes subséquents de la Fie-

vre , lorsque l'engorgement de la matière obstruante est si considérable , l'épaississement & la viscosité des humeurs si grands qu'elles éludent les forces des atténuants & des délayants.

En général, la quantité du sang qu'il est nécessaire de tirer , doit être déterminée par les forces du Malade , par l'état de son pouls , par l'intensité de la Fievre & de la chaleur , & par la violence des symptômes , tels que la douleur , la difficulté de respirer , &c. On doit aussi avoir égard à la corpulence du Malade ; car , à choses égales , un homme gros & fort , peut certainement soutenir une plus grande perte de sang qu'un homme mince , quoique robuste. Il est cependant plus sûr d'en tirer moins que trop à la fois , parce qu'il est aisé d'y revenir aussi-tôt & aussi souvent que les indications le demandent. Si la douleur , la chaleur , la difficulté de respirer , &c. ne diminuent pas après la saignée c'est une marque qu'il est nécessaire de la réitérer.

Qu'il me soit permis d'avertir ici les jeunes Praticiens de ne pas s'en laisser imposer par l'oppression du pouls qui est souvent l'effet d'une trop

grande plénitude des vaisseaux, comme le prouvent la liberté & la force que les vibrations des artères acquierent dans ce cas par la saignée. Si la chose paroît douteuse, le Médecin fera bien de tâter le pouls du Malade pendant qu'on le saigne de l'autre bras; s'il sent qu'il s'affoiblit ou qu'il devient intermittent, il est temps de fermer la veine: si au contraire ses battemens deviennent plus forts & plus développés, il peut laisser couler le sang avec sûreté. Il y a, à la vérité, des personnes sujettes à se trouver mal lorsqu'on les saigne, parce que leurs fibres n'ont pas assez de force, ni leurs vaisseaux assez de ressort pour se contracter à mesure qu'ils se vident. On prévient cet accident en les saignant couchés, & en arrêtant le sang de temps en temps. Quoique ces personnes aient des fibres & des vaisseaux très-lâches, cela n'empêche pas qu'elles ne soient souvent pléthoriques, & que par conséquent elles n'aient besoin d'être saignées, sur tout lorsque le poids des humeurs commence à surmonter la force du cœur, ce qui est le cas ordinaire du pouls oppressé.

La saignée ne diminue pas seulement la quantité & la vitesse du sang, elle fait place aux liqueurs délayantes qui trouvent par-là une entrée plus facile. Il est absolument nécessaire de délayer dans toutes les Fievres, surtout dans les Fievres ardentes & inflammatoires : car dans ces Fievres le sang devient trop dense & trop visqueux par la dissipation qui se fait de ses parties les plus fines ; & la sérosité qui reste, s'épaissit & se convertit en gelée par la violence & la durée de la chaleur. De-là la nécessité des liqueurs légères rafraîchissantes & délayantes pour suppléer à la dissipation de la partie lymphatique & séreuse, & pour conserver toute la masse des liqueurs dans un état de fluidité suffisant. En général, il faut les choisir aigreletes & légèrement savonneuses. Aigreletes parce qu'elles sont très-rafraîchissantes & qu'elles préviennent l'acrimonie alcalescente des humeurs, qui sans cela ne cesseroit d'augmenter par les grands frottemens & la grande chaleur qu'éprouve le sang ; car les sels des Animaux sont considérablement exaltés & rendus plus corrosifs par la chaleur

de la Fievre & leurs huiles deviennent à la longue, rances & très-âcres par la même cause : les huiles les plus douces & le beurre acquierent de la causticité lorsqu'ils sont exposés à une trop grande chaleur. Il faut les choisir savoneuses, parce que non-seulement elles dissolvent les matieres épaissies, mais encore parce qu'elles procurent une mixtion plus exacte des humeurs, en unissant plus intimement avec le sang les sels, les sulfures & l'eau. J'ai souvent vû, dans les Fievres aiguës, les Malades rendre l'eau qu'ils avoient prise en grande quantité, presque aussi claire & aussi insipide qu'ils l'avoient bûe ; ce qui, pour le dire en passant, est un symptôme très-dangereux. L'eau comme eau ne s'unit point aux liqueurs huileuses ; il n'est donc pas étonnant, lorsque la sérosité du sang a été convertie en gelée par la chaleur, & que ses parties huileuses ont été exaltées & se sont accrûes par la fonte de la graisse de la membrane adipeuse ; il n'est pas étonnant, dis-je, que l'eau pure, ne s'unisse pas bien avec le sang, & se trouve insuffisante pour le

délayer. Il s'ensuit de-là qu'il faut nécessairement mêler avec elle quelque substance savoneuse, comme du sucre, du syrop, des gelées ou des robs de quelque fruit, tels que les groseilles, les framboises, les cerises, &c. Le suc de limon ou d'orange, mis avec un peu de sucre dans une suffisante quantité d'eau, fournit une boisson très-agréable qui réunit le double avantage des délayants acides & des savoneux.

Outre les avantages que les délayants procurent en redonnant aux humeurs leur fluidité, ils sont aussi très-utiles par le relâchement qu'ils produisent des fibres & des vaisseaux, sur-tout lorsqu'on les boit un peu chauds. Car la trop grande tension des fibres, &c. accompagne nécessairement la grande vitesse, la chaleur, & la densité du sang, symptômes inséparables, ou plutôt qui constituent l'essence de la Fievre inflammatoire. Il n'est personne qui ne connoisse les effets que les Bains ont coutume de produire sur l'extérieur de notre corps, il est naturel de supposer que des délayans tiedes feront un effet analo-

gue. Tout cela tend à rendre le sang moins visqueux, & son mouvement moins rapide; ce qui doit nécessairement diminuer sa chaleur, effets de la plus grande importance dans la cure des Fievres ardentes & inflammatoires. On peut ajouter même qu'il n'y a point de moyen plus sûr & plus efficace pour remédier à l'obstruction des capillaires & à l'arrêt de la transpiration, puisque par-là les humeurs reprennent leur fluidité & que les plus petits vaisseaux sont rendus perméables. Car il est bon de remarquer que les sueurs douces & générales qui suivent l'usage des liqueurs délayantes & rafraîchissantes, sont communément critiques, & emportent bientôt la Fievre. Je dis les sueurs douces; car celles qui sont très-abondantes sont toujours désavantageuses, sur-tout dans le commencement des Fievres, parce qu'elles emportent les parties les plus atténuées du sang, & laissent le reste trop épais, trop visqueux, & propre à former des obstructions. J'ai souvent observé d'une manière particulière qu'elles étoient très-funestes au commencement des pleurésies, des

péripleumonies & de la petite vérole. Il en est de même des évacuations abondantes par les felles & par les urines.

De toutes les manieres de provoquer les fueurs au commencement des Fievres la plus pernicieuse est de donner des remedes chauds , volatils & alexipharmiques , de tenir le Malade dans un lieu trop chaud , de l'accabler sous le poids des couvertures ; car tous ces moyens augmentent le mouvement & la chaleur du sang qui ne font que trop violents , & ne font que jetter de l'huile sur le feu. Il arrive même trop souvent que bien loin d'exciter la sueur ils la suppriment , en accélérant le mouvement du sang ; ce qui doit nécessairement troubler l'ordre naturel & régulier des sécrétions. Tout le monde sçait que plus la Fievre est forte , moins il se fait de sécrétion par les fueurs , l'urine , la salive , &c.

Certainement si la seule augmentation du mouvement du sang est capable de produire la Fievre , tout ce qui tend à augmenter ce mouvement doit nécessairement l'entretenir & l'aug-

menter : or c'est ce que ces remèdes & ces méthodes ont coutume de faire.

C'est pour la même raison que les vésicatoires qui jettent dans le sang un sel âcre , & qui irritent fortement les fibres, ne conviennent point, du moins au commencement des fievres arden-tes & inflammatoires. Cependant combien de fois ne voyons-nous pas dans la pratique ordinaire, saigner abondamment un Malade, ensuite le couvrir de vésicatoires & enfin le mettre à l'usage de bols échauffants & alexitaires , de cordiaux , &c ? Ce qui est aussi peu raisonnable que , si après avoir ôté une partie d'un grand feu, on tâchoit ensuite d'éteindre le reste en y jettant de la poudre à canon & de l'esprit-de-vin ; ou si on vouloit arrêter un cheval en le fouettant & en lui donnant de l'éperon dans le flanc : c'est là en effet le cas des vésicatoires, lorsque le mouvement oscillatoire des vaisseaux est trop fort , & celui des fluides trop rapide.

Après avoir saigné & raffraîchi ; les clystères émollients & laxatifs , sont d'une très-grande utilité dans la cure

des Fievres aiguës , même dans le commencement , parce qu'ils entraînent les excréments endurcis , qui se trouvent fréquemment arrêtés dans les intestins , & procurent l'évacuation d'une matiere bilieuse âcre qui sans cela seroit absorbée , au moins en partie par les vaisseaux lactées , & portés dans la masse du sang. Outre cela ils font une espèce de fomentation pour les parties contenues dans le Bassin & le Bas-ventre , déchargent la tête & les hypochondres , & procurent une abondante sécrétion d'urine.

Un léger purgatif est souvent d'une très-grande utilité, en ce qu'il nettoye plus efficacement le canal intestinal , & emporte la sabure putride qui y séjourne. Je conseille pour cela de n'avoir recours qu'à ceux qui agissent sur les premières voyes , tels que la manne , la crème de tartre , le sel admirable de Glauber , la rhubarbe , les tamarins , &c : tous les purgatifs drastiques , les teintures & les pillules où entre l'aloës sont pernicieux dans ce cas , dans lequel toute évacuation trop abondante , est dangereuse , en ce qu'elle entraîne une trop grande quan-

tité de la partie lymphatique du sang, & laisse le reste à sec. Lorsque la nature paroît se porter vers ce côté, on se trouve bien de faire prendre au Malade d'abord une prise de rhubarbe, ensuite une petite quantité des espèces du diascordium, enfin un calmant avec le syrop de Diacode, ou autre chose semblable.

Rien ne paroît plus utile pour la la cure des Fievres ardentes que des évacuations convenables faites à temps, des boissons abondantes délayantes & rafraîchissantes, avec quelques remedes nîtreux & des sucres acides & savoneux de végétaux; car ces remedes tendent non-seulement à conserver le sang dans un degré convenable de fluidité, mais encore à empêcher qu'il ne tombe dans un état de putridité. En administrant ces remedes abondamment, nous ne faisons que suivre la nature, le meilleur guide que nous puissions prendre, qui les demande avec empressement; car quelque aversion qu'elle ait pour tout aliment solide dans le temps de la Fievre, elle désire ardemment les boissons; & c'est un symptôme d'un

très-mauvais augure lorsque le Malade est sans altération avant que la Fievre ne soit tombée.

Si quelqu'une des causes, dont nous avons fait mention ci-dessus, produit une Fievre inflammatoire dans une personne dont les humeurs ont de l'acrimonie; la Fievre en sera beaucoup plus violente, parce que les sels acrimonieus agissant comme autant d'aiguillons, accéléreront le mouvement du sang, & produiront une putréfaction plus prompte & plus considérable. C'est donc une nécessité indispensable que d'avoir recours, dans ce cas, aux boissons délayantes pour dissoudre & emporter ces sels (car l'eau est le seul dissolvant des sels) & aux remedes opposés à l'acrimonie particulière du sujet. Mais il faut que les délayants qu'on employera ayent aussi quelque chose de savoneux pour les raisons que nous avons déjà indiquées, sur-tout lorsque les parties huileuses du sang seront accrûes de celles qui résultent de la fonte de la graisse produite par la chaleur de la Fievre: ce qui arrive quelquefois à un point surprenant & très-subitement dans quel-

ques personnes grasses. Ces parties huileuses devenant de plus en plus âcres & rances, ont besoin de quelque substance savonneuse pour leur servir de moyen d'union avec les parties aqueuses : autrement elles produisent les obstructions les plus dangereuses & l'acrimonie la plus forte.

Quant à la maniere particuliere de faire usage de ces délayans, je pense qu'on doit laisser boire le Malade aussi souvent qu'il voudra, pourvû qu'il ne surcharge pas son estomac en bûvant de trop grands coups à la fois ; ce qui lui occasionneroit des nausées, des indigestions, des vents, des anxiétés, des inquiétudes, & à la fin des vomissemens, ou une diarrhée.

La pratique d'Asclepiade, n'avoit rien de si monstrueux que l'abstinence absolue de toute boisson qu'il prescrivoit pendant les trois premiers jours de la Fievre. Rien n'étoit plus opposé à la règle qu'il avoit établie de guérir *tutò, celeriter & jucundè*, puisque, comme dit Celse, *convellebat vires ægriluce, vigiliâ, siti ingenti, sic ut ne os quidem primis diebus elui sineret. Lib. II. Cap. IV.* Je suis bien sûr qu'il

n'avoit pas puisé ce précepte dans Hippocrate, la raison, la nature, ni l'expérience. Mais cet homme qui de Déclamateur s'étoit fait Médecin, crut devoir prendre une route toute opposée à celle que suivoient les Médecins de son temps ; la nouveauté de la chose le soutint, comme elle fait encore les Charlatans du temps présent ; & comme elle le fera tant que les fous feront le plus grand nombre.

Je crois que les boissons prises à petits coups, & souvent réitérées, sont le moyen le plus sûr de délayer les humeurs. Car il est à présumer qu'à égales quantités de boisson prises dans un temps donné, il en passera beaucoup plus dans les vaisseaux absorbans qui se trouvent entre la bouche & l'estomac, si on boit fréquemment, que si on avale tout à la fois & d'un seul coup ; parce que par ce moyen la boisson est plus souvent & plus longtemps appliquée à l'orifice de ces vaisseaux. D'ailleurs l'estomac & les intestins peuvent mieux la faire passer dans les veines lactées & mésentériques lorsqu'elle est en petite quantité, que s'ils étoient inondés par

une trop grande quantité de liqueur.

On peut aider l'effet de ces boissons délayantes & relâchantes par des fomentations émollientes, des bains tièdes, des lavemens rafraîchissans & lénitifs, &c. Les bains des bras & des mains, des jambes & des pieds, & des hypochondres sont d'une très-grande utilité dans les Fievres inflammatoires, comme je l'ai éprouvé une fois sur moi-même. Mais il ne faut pas que ces fomentations soient d'un degré de chaleur supérieur à celui du corps humain, ce qu'on peut déterminer aisément avec le secours d'un thermomètre. En suivant cette méthode, non-seulement on fournit au sang une humidité qui s'introduit par les vaisseaux absorbans; mais encore on tend à lever les obstructions & à relâcher les fibres qui sont ordinairement trop tendues. Elle ne peut être que d'un très-grand secours dans les tempéramens secs; les peaux & les vessies des animaux ne laissent rien passer lorsqu'elles sont seches; mais lorsqu'on les a imbibées, elles laissent passer l'eau par leurs pores. La boisson fréquente des liqueurs tièdes & émol-

lientes fournit en même temps une espèce de bain relâchant aux premières voyes, aux hypochondres, &c. ce qui n'est pas d'une petite conséquence sur-tout dans les inflammations des poumons, de la plevre, &c. Je n'ajouterais plus qu'un mot : cette pratique étoit celle des Anciens, qui ne donnoient guere autre chose dans les Fievres que des délayants très légers, leur ptifane, ou l'eau d'orge, l'hydromel, l'oximel, &c, & qui faisoient un usage fréquent des fomentations & des lavemens.

Puisque l'accélération de la vitesse des humeurs qui circulent, est capable de produire la Fievre par elle-même, toutes les causes qui accélèrent le mouvement du sang doivent nécessairement augmenter la Fievre : la force de la Fievre fera donc en raison composée des forces accélératrices ; la tension des fibres, un sang dense, abondant, & chargé de fels âcres qui irritent le cœur & les artères & les font entrer dans des contractions plus fréquentes & plus fortes. Le trop grand usage du sel & d'aliments épicés, excite une chaleur fébrile, même

Dans les personnes qui se portent le mieux.

Au contraire plus les fibres sont foibles & lâches, le sang plus dissous & plus appauvri, moins la Fievre est forte. C'est le cas de ce que nous appellons les *Fievres lentes* ou *nerveuses*, qui sont produites par un régime peu nourrissant, aqueux & mal sain; des fruits cruds, un temps pluvieux, chaud & humide; de longues & de grandes inquiétudes, l'abattement des esprits, &c. Il s'engendre dans ces cas une espèce de viscosité dans les humeurs, qui est la cause immédiate de la maladie: mais elle n'est point de l'espèce inflammatoire (ou de celle que les Anciens appelloient *phlegmon phlegmoneux*, qui est inhérente dans les globules rouges du sang); car elle a son siège principal dans les vaisseaux séreux & lymphatiques, qui s'obstruent par ce moyen. Le sang appauvri & visqueux ne peut fournir qu'une petite quantité d'esprits animaux qui se séparent & se distribuent d'une manière irrégulière, ce qui produit les symptômes nerveux qui ont fait donner à cette Fievre le nom de *nerveuse*. Les obstruc-

tions font que la lympe qui féjourne devient de plus en plus âcre , ce qui produit plus ou moins de Fievre qu'on connoît par la fréquence du pouls , des chaleurs irrégulieres , des frissons , &c. Toutes les humeurs deviennent de plus en plus corrosives , felon qu'elles féjournent plus longtemps ; les enflures hydropiques des jambes , quoique dans le commencement aussi froides que le marbre , s'enflamment à la longue ; les humeurs deviennent si âcres qu'elles produisent l'érysipele , des phlicènes , des ulcères , &c , comme on l'observe souvent à la fin des hydropisies.

Puisque ces Fievres paroissent avoir leur siége dans les derniers vaisseaux ou dans les vaisseaux séreux & lymphatiques & peut-être même dans l'origine des nerfs ; qu'elles sont toujours accompagnées de relâchement & d'engourdissement dans les nerfs & dans les fibres , & que les obstructions sont fort éloignées de la route de la circulation du sang : il n'est pas étonnant que les remedes n'agissent pas aussi aisément , & qu'elles ne soient pas dissipées aussi promptement que si leur

cause

cause étoit dans les vaisseaux sanguins. Il est bon de considérer en outre qu'il faut un certain temps pour que les nerfs & les fibres puissent reprendre leur ton. D'où il est aisé de voir que cette Fievre doit être plus longtemps à se produire, & beaucoup plus long temps à se dissiper qu'une Fievre inflammatoire.

Ces deux sortes de Fievres paroissent avoir des causes très-oppoées, & par conséquent des effets & des symptômes très-différens. Considérons quelque Fievre moyenne, elle nous pourra servir à éclaircir l'une & l'autre; c'est pourquoi nous allons passer à l'examen de la Fievre intermittente.

CHAPITRE II.

Des Fièvres intermittentes.

LES causes les plus ordinaires des Fievres intermittentes, sont un air épais & humide, chargé des exhalaisons d'un terrain submergé & marécageux; ou des temps froids, pluvieux

& des brouillards ; aussi voit-on que les Fievres intermittentes sont endémiques dans les pays bas & marécageux , & épidémiques dans les temps dont on vient de parler. Une pareille constitution de l'air relâche beaucoup trop les fibres , & dérange la transpiration ; ce qui produit bien-tôt de la viscosité dans le sang , d'où résultent des obstructions & une stagnation dans les derniers rameaux des artères sanguines ; c'est ce que prouvent le froid , la pâleur , la lividité des doigts , des ongles & des lèvres , &c. qui précèdent immédiatement le frisson d'un accès de Fievre intermittente. Le sang reflue alors vers le cœur , & la nature fait tous ses efforts pour écarter les obstructions , qui sont bien-tôt emportées par la chaleur qui survient , & la matiere morbifique s'évacue par les sueurs , les urines , &c. On éprouve lorsqu'on fait usage de bains extrêmement froids , quelque chose d'approchant d'un accès de Fievre intermittente , accompagné de pâleur , de froid , de frisson , d'un arrêt du sang dans les artères cutanées , & de la répulsion vers le cœur ; à peine

est-on sorti du bain, que le cœur & les artères surmontent la résistance produite par le resserrement des vaisseaux, & la chaleur se réveille par tout le corps. Mais si la personne qui se baigne est foible, l'eau très-froide, & qu'elle y reste long-temps, elle peut mourir dans le bain, comme un Malade d'un tempérament foible, peut mourir dans le frisson, (ce qui arrive ordinairement lorsque la maladie est mortelle) le cœur n'étant pas capable de vaincre la résistance.

Lorsque les fibres sont fortes, la viscosité du sang & les obstructions peu considérables, le paroxisme cède aisément à cet effort de la nature. Mais si la viscosité & les obstructions sont considérables, les fibres fortes & plus tendues; la Fievre est très-vive, & peut aisément devenir continue, si elle est mal traitée. On observe en effet dans certaines épidémies, que les Fievres intermittentes prennent d'abord dans certains tempéraments, l'apparence des Fievres ardentes, & finissent par suivre le type des Fievres quotidiennes ou tierces; & il est assez ordinaire de

voir des Fièvres quotidiennes, ou tierces, dégénérer lorsqu'on les traite dans les commencemens par des remèdes chauds, tels que les esprits volatils, l'eau-de-vie, le poivre, le polygala, &c. (dont on ne voit que trop de Malades être la victime) dégénérer, dis-je, en une Fièvre inflammatoire accompagnée de phrénésie, pleurésie, ou péripneumonie. De sorte que l'état des solides & des fluides, dans quelques especes de Fièvres intermittentes, ne paroît pas fort différent de celui qu'ils ont dans les Fièvres inflammatoires. Je me souviens que la Fièvre catharrale qui se répandit dans toute l'Europe dans le printemps de l'année 1743, se métamorphosoit souvent en pleurésie ou en péripneumonie, & prenoit aussi souvent au bout de deux ou trois jours, le caractère d'une Fièvre quotidienne ou tierce : tellement la différence des tempéramens changeoit la face & la nature de la maladie.

Quelquefois on voit régner avec les pleurésies & les péripneumonies épidémiques des Fièvres quotidiennes, demi-tierces & tierces ; ce qu'on

observa en 1744. (b) Cela vient de ce que le froid resserre les fibres, & condense le sang dans certaines constitutions, au point de produire des Fievres inflammatoires; tandis que dans les personnes qui ont les nerfs & les fibres plus lâches & plus foibles, & les humeurs plus aqueuses, il augmente seulement la force des vaisseaux, & échauffe le sang de manière à prévenir, par des accès répétés de Fievre intermittente réguliere, toutes les suites fâcheuses du défaut de transpiration, de la densité, & de la viscosité des humeurs. On voit souvent des personnes dont les esprits sont abattus, & qui ont l'habitude du corps leucophlegmatique, être attaquées de la Fievre, pour avoir fait usage de remedes toniques chauds, des martiaux, &c. & si l'on dirige bien cet effort de la nature, ils se rétablissent parfaitement. Toutes les fois qu'on peut changer une Fievre lente nerveuse, en Fievre intermittente, on guérit promptement son Malade.

(b) Voyez mes *Observ. de aëre & morb. Epid. vol. II. Martio, Aprili, Maio 1744.*

J'ai souvent vû regner dans des printemps froids & secs, beaucoup de pleurésies, de péripneumonies & de rhumatismes inflammatoires, qui étoient suivis d'un grand nombre de Fievres intermittentes, lorsque le temps devenoit plus chaud; la chaleur diminuant la roideur des fibres, & résolvant en quelque maniere la viscosité & la densité du sang: au lieu que si les solides eussent conservé leur tension, & le sang sa densité & sa viscosité, il en seroit résulté des Fievres inflammatoires, toutes les fois qu'on auroit été exposé au froid, ou à quelqu'autre cause, qui dans ce cas ne produisoit qu'une Fievre intermittente.

Les Fievres intermittentes régulières du printemps, ont souvent des effets très-salutaires, en détruisant la viscosité & la cohésion morbifique du sang; comme un orage purge une atmosphère chargée de brouillards. La vigueur que le corps acquiert à mesure que le printemps avance, jointe à la chaleur vivifiante & à la sécheresse de l'air, raréfient & atténuent les humeurs grossières & visqueuses, ou-

vrent les pores : de-là vient que les Fievres intermittentes du printemps se guérissent si facilement aux approches de l'été. Il y a bien de l'apparence que les premières influences de cette saison qui ranime & atténue tout, mettent en action les puissances de la nature qui se trouve par-là en état de se débarrasser de l'amas d'humeurs épaissies & gluantes, dont un hyver froid & humide la surcharge dans un grand nombre de sujets, ce qui peut être au moins une des raisons de la fréquence des Fievres intermittentes, qu'on observe dans le printemps. Il est certain que dans cette saison, toute la nature éprouve une espèce d'orgasme ; les végétaux eux-mêmes sortent de leur état d'engourdissement, reçoivent une nouvelle vie, & leurs suc épaissis reprennent leur mouvement.

Il paroît par les expériences (a) que le sang est plus dense & plus ténace dans les Fievres quotidiennes que dans les Fievres tierces; dans les tierces que dans les quartes ; de sorte que, toutes

(a) Voyez le 5^e Chapitre de la *Théorie Moderne de M. Langrish.*

choses d'ailleurs égales , il approche beaucoup plus de l'état inflammatoire dans les Fievres quotidiennes ; & on remarque communément que si la Fievre, de tierce légitime, devient demitierce ou quotidienne , ou anticipe beaucoup sur le temps du paroxisme régulier, elle se métamorphose en Fievre rémittente ou continue. C'est ce que ne produisent que trop souvent un régime trop chaud , ou l'usage trop précipité du kinkina. En effet, on observe très-fréquemment que le kinkina ne convient pas dans le commencement des Fievres quotidiennes & doubles tierces (qui pour le dire en passant , sont la même chose) jusqu'à ce qu'on ait fait usage des mixtures salines , des délayants & atténuants appropriés , & dans certains cas , qu'après qu'on a eu recours à la saignée , à la purgation & au vomissement. Je n'ai jamais cru qu'il fût prudent dans cette espece de Fievre intermittente , de donner le kinkina sous quelque forme que ce fût , avant le troisieme ou le quatrieme accès au moins , & qu'après avoir saigné plus ou moins les personnes qui ont quelque disposition à la pléthore.

Cette méthode doit sur-tout être observée dans les Fievres printanières. Je dois faire remarquer en outre, que comme rien n'est plus efficace dans les Fievres intermittentes qu'un vomitif donné à propos & même répété, (comme la nature nous l'indique, par les efforts constants qu'elle fait dans le paroxisme, pour produire le vomissement), rien n'est plus propre à en prévenir les mauvais effets dans les sujets pléthoriques, que de faire précéder la saignée, sur-tout lorsqu'on veut l'administrer dans le paroxisme; ce qu'on pratique souvent avec succès; car Celse conseille *cum primùm aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potuï aquam subsalsam, & vomere eum cogere.* Lib. III. cap. 12.

Nous voyons par-là que quelques espèces de Fievres intermittentes, approchent beaucoup de l'état inflammatoire, & demandent un régime rafraîchissant, des délayants, & souvent la saignée & d'autres évacuations. J'ai été obligé dans beaucoup de cas, de joindre le nître au kinkina, pendant tout le traitement, & même

quelquefois d'en suspendre l'usage pendant un jour ou deux ; & de donner à la place, du fel d'absynthe, avec le suc de citron, dans une infusion de fleurs de camomille, & d'écorces d'oranges de Séville. Lorsqu'une Fievre intermittente tend à dégénérer en Fievre continue inflammatoire, on la ramene à son type par la saignée & une légère purgation anti-phlogistique.

Mais si quelques Fievres intermittentes se métamorphosent en Fievre inflammatoire, on en voit un beaucoup plus grand nombre, sur-tout en automne, qui dégèrent en Fievres rémittentes irrégulieres, en putrides ou en Fievres lentes nerveuses. Et ce n'est pas une chose rare de voir la Fievre quotidienne se changer en tierce, ensuite en quarte, & enfin se terminer en hydropisie, sur-tout dans certaines saisons & en certains lieux. Cela démontre évidemment que les fibres s'énervent de plus en plus, & que le sang s'appauvrit & devient aqueux. Les Fievres tierces du printemps, elles-mêmes qui dans une saison favorable, se guérissent le plus

souvent toutes seules, deviennent très-rebelles, lorsque l'été est humide & pluvieux; & les malades sont sujets à retomber à la moindre occasion. C'est ce qu'on observa particulièrement dans les étés froids & humides des années 1734 & 1735 (a). Dans ces cas, j'ai trouvé que l'usage journalier de se faire frotter le corps avec une brosse, & les bains froids, étoient le moyen le plus sûr de prévenir ces rechûtes. Peut-être n'est-ce qu'en fortifiant les fibres, que le froid de l'hiver met fin aux Fievres qui regnent en cette saison; car on a remarqué qu'elles sont souvent très-opiniâtres dans les hyvers chauds & humides.

Une saignée faite mal-à-propos, une purgation donnée à contre-temps, une nourriture mal saine, des alimens grossiers & visqueux, des boissons vappides comme des eaux croupies, de mauvaise biere & autre semblable, rendent ces Fievres intermittentes très-anomales, très-rebelles, & dangereuses, & les font souvent dégénérer en Fievres malignes, putri-

(a) Voyez *Observat. de aëre & morbis Epidemic.* lib. I.

des, ou lentes nerveuses; quelquefois elles se terminent en hydropisies, en jaunisse, ou en des obstructions de tous les visceres de l'abdomen, & souvent en affections nerveuses. En un mot, tout ce qui affoiblit trop le ressort des fibres, & appauvrit le sang, produit ces fâcheuses maladies; sur-tout lorsque la transpiration est souvent interrompue par un air froid & humide, le défaut d'un exercice convenable, des alimens grossiers, pesants & visqueux, tels que le poisson, les laitues, les concombres & les autres fruits aqueux insipides, qui, comme on le sçait, diminuent considérablement la transpiration.

Ces observations démontrent évidemment la nécessité d'un régime chaud, fortifiant & atténuant dans le traitement des Fievres intermittentes qui affectent les personnes d'une complexion lâche, & dont le sang est appauvri, mais plus particulièrement lorsque la saison est humide. Dans ces circonstances, le kinkina, quelque bon & quelque bien choisi qu'il soit, est souvent sans effet, à moins qu'on n'y joigne des alexipharmques, ap-

propriés, tels que la *racine de serpentinaire de Virginie*, le *contrayerva*, la *myrrhe*, le *camphre*, &c. Après quatre ou cinq accès, on peut y mêler avec succès les martiaux; mais on ne doit jamais se presser de donner le kinkina, ni les martiaux, lorsque le malade est jaune, qu'il a le ventre tendu, & qu'il est resserré: dans ce cas, on doit faire précéder les *apéritifs mercuriels & savoneux*, avec la *rhubarbe*, l'*aloës*, le *tartre régénéré* ou *soluble*, & dans quelques occasions, on peut très-bien les joindre avec le kinkina.

Il paroît par tout ce qui a été dit dans ce Chapitre, que la Fievre tierce régulière tient le milieu entre la Fievre inflammatoire, & la Fievre lente nerveuse: & que d'un côté, la constitution des solides & des fluides peut être exaltée au point d'embraser le sang, & de produire une Fievre continue inflammatoire; & que de l'autre, elle peut être tellement affoiblie, qu'il en résulte une Fievre lente nerveuse. Ce qui nous fait connoître les causes & la méthode qu'on doit suivre pour le traitement de ces Fievres.

Maintenant, puisque chaque es-

pece de Fievre peut être considérée comme un effort que la nature fait pour se débarrasser de quelque chose qui l'opprime, nous devons toujours la favoriser par tous les moyens que la raison & l'expérience peuvent nous fournir. Il faut, sur-tout dans le commencement, être bien circonspect dans la maniere de procéder, soit qu'il faille l'aiguillonner ou modérer ses efforts, jusqu'à ce qu'on ait bien considéré la nature, la force, & la qualité de la maladie, & la constitution du Malade. Pour y parvenir, il est nécessaire que nous examinions avec soin, 1^o, *l'état des Solides*, 2^o, *celui des Fluides*.



C H A P I T R E I I I .

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament dépend originairement, selon toutes les apparences, des premiers rudiments de nos corps; & c'est sans doute de leur tissu plus ou moins ferme, que dépend en grande partie, la

bonne ou mauvaise fanté de toute notre vie. La nature a donné à nos fibres une constitution & une force déterminées, & tout ce qui s'en écarte, peut être appelé une maladie; cet écart peut venir ou de la foiblesse des parents, ou de quelque erreur commise dans le régime, dans l'exercice, &c. & on doit y faire une attention particulière dans la pratique.

La fanté parfaite consiste dans un juste milieu, entre la trop grande tension & la trop grande flexibilité des fibres. Le trop de roideur dissipe trop promptement les fucs nourriciers, & produit à la fin le marasme; comme le trop de lâcheté des vaisseaux les expose à être surchargés, & amène la leucophlegmatie - ou l'hydropisie. Dans le premier cas, les fluides animaux éprouvent un changement trop prompt. Dans le second, les alimens que nous prenons ne sont pas assez assimilés.

Un systéme de vaisseaux forts & élastiques agit avec force sur les fluides qu'il contient, produit de très-grands frottemens, & par conséquent une grande chaleur, accompagnée né-

cessairement de la dissipation des parties aqueuses les plus subtiles, ce qui augmente la proportion des globules rouges, les rend plus denses, plus compacts, & les humeurs en général plus visqueuses; comme le démontre l'état du sang dans les personnes laborieuses, qui péche constamment par-là. Lorsque cet état passe de beaucoup les bornes de la nature; il devient une maladie de tempérament, produit une Fievre continue, & à la fin se termine par l'atrophie & par le marasme complet, si les personnes de ce tempérament ne sont pas emportées beaucoup plutôt par quelque inflammation; genre de maladie auquel elles sont très-exposées, & auquel elles échappent beaucoup plus difficilement, à raison de la densité & de la viscosité de leur sang, de la roideur & de la contraction de leurs vaisseaux, que les personnes qui ont les fibres moins tendues, & le sang plus fluide. Il n'y a point de bien sans mélange, les roses ont leurs épines; ces inconvénients découlent naturellement de la santé & de la vigueur la plus forte: telle est la mal-

heureuse condition des hommes.

Les personnes de ce tempérament se trouvent bien des aliments & des boissons farineux & émollients, ainsi que des bains tièdes, sur-tout dans les temps secs & froids. Lorsque j'ai à traiter ces personnes de Fievres inflammatoires, de pleurésies, de péri-pneumonies, ou d'autres maladies semblables, je leur conseille toujours de boire une très-grande quantité de liqueurs aqueuses émollientes & délayantes, que je leur fais prendre tièdes; leurs vapeurs chaudes relâchent les parties & les canaux des poûmons, procurent au sang un passage plus libre dans leur tissu; rendent l'expectoration plus facile & plus abondante, en même temps qu'elles delayent le sang. Je leur fais appliquer aussi des fomentations de même espece, médiocrement chaudes aux pieds, aux jambes, aux mains, aux bras, aux hypochondres, à la poitrine: elles produisent souvent des effets surprénants, & sont infiniment plus utiles que les drogues indigestes des boutiques, sur lesquelles on comptoit beaucoup trop autrefois.

J'ai reconnu l'abus des bains froids pour les personnes d'un tempérament sec & d'une constitution trop roide, auxquelles ils font quelquefois très-grand mal, en augmentant le froncement & la tension de leurs fibres. On observe assez généralement, que la plûpart de ceux qui font usage du bain froid, deviennent plus maigres quoique plus vigoureux & plus actifs. Il y a quelques années que je fus consulté par une personne extrêmement maigre qui avoit malgré cela une très-grande vivacité d'esprit; elle faisoit beaucoup d'exercice & se baignoit très-fréquemment dans la mer même, lorsque l'eau étoit très-froide. Elle maigrissoit chaque jour de plus en plus, & à la fin elle devint foible, & perdit presque toute la vivacité de son esprit. Je jugeai que l'usage de ces bains avoit procuré une trop grande roideur à ses fibres, & que cela avoit occasionné la dissipation des parties les plus fines de la lymphe. & même du fluide nerveux, &c. Car pendant tout ce temps, elle avoit pris une quantité suffisante de nourriture, & n'avoit éprouvé aucune

évacuation extraordinaire. Je lui prescrivis un régime doux, nourrissant, & relâchant, je lui interdis l'usage des bains froids, & je l'envoyai à la fin prendre les eaux de Bath. Elle eut bien-tôt repris par ce moyen, son embonpoint & sa vivacité; sa santé fut entièrement rétablie. Rien au contraire ne fortifie si efficacement des fibres trop foibles & trop lâches, que les bains froids: ils rétablissent quelquefois comme par enchantement les enfants foibles & rachitiques: c'est à cet effet que plus d'un puits doit la réputation qu'il a acquise dans des temps d'ignorance & de superstition.

La Doctrine du *Strictum & Laxum*, des anciens Méthodistes bien entendue, peut être d'une très-grande utilité dans la pratique de la Médecine, quoiqu'ils les aient souvent confondus dans la théorie & dans la pratique; mais Boerhaave a fait sur les maladies qui reconnoissent pour cause les fibres trop lâches ou trop tendues, d'excellentes observations, qui sont d'un très-grand usage en pratique. Il y a un autre état des fibres, dont personne n'a parlé jusqu'ici: on peut

le nommer l'état des *Fibres tendres*, ou la constitution trop délicate des solides, qui rend les personnes qui ont cette constitution, plus sensibles au plaisir & à la peine : les filaments qui composent ces fibres, sont si déliés, qu'un rien peut les rompre : c'est ce qu'on observe fréquemment dans les personnes minces & belles, d'une complexion délicate ; mais extrêmement vives, & dans lesquelles la vivacité de l'esprit l'emporte sur la force du tempérament. Elles sont souvent exposées aux hœmophthies, ou autres hémorrhagies, aux colliquations, aux phthies pulmonaires, & finissent par la consommation.

Nous venons de voir en raccourci, les mauvais effets que produit la trop grande tension des solides ; nous allons maintenant examiner le plus rapidement qu'il nous sera possible, les désavantages qui résultent de leur trop grand relâchement.

Des vaisseaux foibles n'agissent pas suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent ; ils ne broient point assez les molécules du chyle, ils ne les arrondissent & ne les assimilent pas

comme il faut. En effet, le chyle n'est jamais bien préparé, lorsque les organes de la digestion sont trop foibles. Quand les vaisseaux ont le ton qui leur est nécessaire, qu'ils agissent avec force sur les sucs nourriciers qu'ils reçoivent de l'estomac, on ne trouve plus de parties chylouses dans le sang quelques heures après le repas; au lieu que dans les personnes leucophlegmatiques, & d'une complexion foible, elles ne se changent jamais, ou du moins qu'après un très-long temps, en globules rouges & en sérosité. D'ailleurs, dans ces complexions lâches, le sang n'a pas assez d'activité, & n'est pas mû avec la force qui seroit nécessaire pour entretenir la chaleur vitale, pour atténuer les sels, & les soufres ou les huiles, au point que demande l'œconomie animale. Les globules rouges du sang qui sont le grand principe de la vie & de la chaleur, n'acquierent ni la densité, ni la rotondité, ni la consistance nécessaires; ce qui produit des concrétions irrégulières dans les vaisseaux; la ténacité & la viscosité de la partie séreuse ou de la lymphe; diminue la

quantité des esprits, & dérange toutes les sécrétions. De-là découlent la cachexie, la leucophlegmatie, & les différentes especes d'hydropisie, les Fievres intermittentes & rémittentes régulières, ou les Fievres lentes nerveuses; les humeurs tombant en putrescence, faute d'un mouvement ou d'une circulation suffisante, & parce qu'elles sont forcées de séjourner dans les vaisseaux capillaires, par les obstructions qu'occasionne l'action trop foible des vaisseaux: action, qui ne suffit pas pour agiter, pour atténuer, ni pour mouvoir les liqueurs qu'ils contiennent.

Toutes les humeurs du corps qui séjournent, commencent bien vîte à se corrompre & à devenir acrimoneuses, & elles le deviennent souvent au point de produire les Fievres de la plus mauvaise espèce: car quoique la circulation soit très-languiissante, à raison de la foiblesse de la force motrice des vaisseaux; elle suffit cependant pour produire plus ou moins de chaleur fébrile, étant excitée par l'irritation que fait l'acrimonie; & à la fin, elle cause une putréfaction gé-

nérale, comme le prouve la Fievre qui survient dans les pâles couleurs des filles, & qui a souvent des suites très-fâcheuses : les tumeurs froides & œdémateuses des jambes se terminent dans bien des cas, par une espèce d'érysipele ou gangrène.

Le Médecin doit donc examiner avec la plus scrupuleuse attention, l'état des fluides, non-seulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës ; car ils sont généralement la cause primitive & efficiente de l'état particulier des fluides. Par exemple, on peut naturellement conclure qu'un homme d'une constitution robuste, qui a les fibres fortes & tendues, & qui a fait beaucoup d'exercice, a le sang dense & épais, tendant à ce degré de viscosité qui produit les inflammations, lorsque la Fievre se met de la partie ; & que par conséquent, le moyen le plus sûr de prévenir cette inflammation, c'est d'avoir recours promptement à la saignée : qu'au contraire les personnes foibles, d'un tempérament mou & lâche, ont le sang aqueux & appauvri, & qu'elles

ne peuvent supporter la saignée, ni les grandes évacuations.

Cet examen est extrêmement important au commencement des maladies aiguës, sur-tout dans la petite vérole & les autres Fievres éruptives pour déterminer s'il convient de saigner ou non.

Par exemple, lorsqu'un homme robuste qui a le pouls fort, est saisi de violents symptomes de la petite vérole, ce seroit une faute impardonna-ble de ne le pas saigner avant l'éruption; car il n'est pas possible de ne pas prévoir que la Fievre inflammatoire sera très-violente dans un homme de cette constitution: mais il y auroit de l'imprudencce à saigner une personne d'un tempérament foible & lâche, à moins que quelque symptome urgent ne le demandât. Cependant combien ne voit-on pas de Médecins qui ne font pas cette attention? Il y en a qui employent constamment la saignée & les vomitifs à la moindre apparence de petite vérole; au lieu qu'il y en a d'autres qui craignent si fort d'affoiblir leurs Malades, qu'ils les laissent périr de l'inflammation, plutôt

plûtôt que de la virulence de la maladie.

Si le Médecin connoît le Malade, il ne sera pas fort embarrassé pour juger de sa constitution ; aussi Celse a-t-il raison de dire (d) qu'on doit toujours préférer un Médecin qui nous connoît, à un étranger, quand même ils seroient également habiles. Mais si le Médecin ne connoît pas son Malade, il peut juger par la dureté & la fermeté de ses chairs, par la sécheresse & la chaleur de sa peau, par la soif & la couleur, par la chaleur de l'haleine, la violence des douleurs, & par un pouls fort, tendu & fréquent, il peut juger, dis-je, qu'il a les fibres fortes & élastiques, & que la Fievre est de l'espèce des Fievres inflammatoires. Un pouls foible, fréquent & mol, une chaleur peu considérable, point de couleur, une soif légère, des urines pâles, des chairs & une peau molles, des sueurs visqueuses, partielles, irrégulieres, froides, ou abondantes ; de la pesanteur & des inquiétudes, plûtôt que des douleurs vives ; une langue humide, quoique peut-être blanche ou chargée,

(d) Voyez sa Préface vers la fin.

indiquent le contraire. Mais toutes ces choses s'apprennent plutôt par l'expérience, que par les préceptes ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage sur cet objet.

CHAPITRE IV.

De l'état des Fluides.

Nous allons examiner maintenant l'état des fluides ; nous avons déjà dit qu'il dépendoit en grande partie, de celui des solides.

Il y a en premier lieu, un état du sang, dans lequel les humeurs sont trop denses & trop visqueuses, dans lequel les globules rouges sont en trop grande quantité, trop compactes ou trop denses, dans lequel les globules séreux pèchent par les mêmes défauts : en un mot, dans lequel toute la masse des fluides est trop gluante, & trop disposée à prendre une forme solide & concrète. On observe particulièrement cet état, dans les personnes d'une constitution robuste, qui ont les fibres fortes, qui font beaucoup

d'exercice, & qui se nourrissent bien. Mais lorsque les globules rouges sont très-denses & en très-grande quantité, que les vaisseaux sont très-forts & très-élastiques, ils doivent communiquer une très-grande force aux fluides qui circulent, & par conséquent, produire un très-grand frottement, & beaucoup de chaleur, qui dissipent les parties les plus fluides du sang, augmentent sa viscosité : ce qui reste, doit devenir plus gluant, & moins propre à passer par les extrémités capillaires des artères ; de-là les obstructions & les inflammations.

Outre cela la grande chaleur tend à coaguler la lymphe, une chaleur un peu supérieure à la chaleur de la Fievre ardente, suffit pour coaguler toute la partie séreuse du sang, & la convertir en une gelée, comme l'expérience le démontre. De-là vient que le sang qu'on tire dans les Fievres inflammatoires, paroît couvert d'une croute épaisse & glutineuse, qu'on appelle la *coëne pleurétique* ; je l'ai vüe épaisse d'un pouce dans quelques pleurésies, & dans quelques rhumatismes très-graves. Il est évident qu'elle est

formée, comme nous venons de le dire, par la chaleur fébrile; car à la première saignée, sur-tout si on la fait au commencement de la Fievre, le sang paroît d'un très-beau rouge, quoique très-dense, au lieu qu'à la seconde, troisième, ou quatrième saignée, lorsque chaleur a eu un peu plus de durée, & qu'elle a été portée à un degré plus considérable, il devient très-gluant, & se couvre d'une coëne très-épaisse. En général, plus la Fievre est forte & plus la personne qu'on saigne est vigoureuse, plus cette coëne est épaisse & ténace: cela se remarque d'une manière plus particulière dans les Fievres accompagnées de douleurs violentes, telles que les pleurésies, les rhumatismes, &c. car la douleur étant un *stimulus* qui augmente considérablement le mouvement, le frottement & la chaleur, elle doit épaisir la sérosité à proportion de sa violence. Cette colle inflammatoire adhérant dans les vaisseaux capillaires des membranes, &c. doit les distendre prodigieusement, ce qui augmente l'inflammation & les douleurs; de sorte qu'elles contri-

buent à leur augmentation réciproque. Quoique cet état de densité du sang, en santé, soit accompagné d'une très-grande force de corps, d'un pouls fort, & de beaucoup de chaleur naturelle, cependant s'il survient un accès de Fievre, il produit des symptômes très-violens, qui deviennent dangereux en très-peu de temps, à moins qu'on ne les prévienne par des saignées faites à propos, par des boiffons & des médicamens rafraîchissans, délayans & émolliens.

La surabondance d'un sang même bien conditionné, est un degré de maladie; c'est pour cela qu'Hippocrate prononce (a) que la santé athlétique est dangereuse; & Celse a dit très-élégamment après lui, que les personnes de ce tempérament, doivent se défier de leur santé *Suspecta habere sua bona debent* (b). Une pléthore de cette espèce, non-seulement distend trop les artères sanguines, mais même dilate les orifices des artères séreuses & lymphatiques; ce qui à la plus légère occasion, donne lieu aux glo-

(a) Aph. III. Sect. 1.

(b) Lib. II. Cap. 2.

bules rouges d'entrer dans les vaisseaux, forme des obstructions par erreur de lieu, comme on s'exprime ordinairement, & est suivi fréquemment d'inflammation & de ruptures de vaisseaux, plus particulièrement dans le cerveau & dans les poumons. Par conséquent rien ne soulage le Malade comme la saignée, qui, pourvû qu'on ne passe pas les bornes, bien loin de l'affoiblir, le fortifie, en rétablissant l'équilibre entre les solides & les fluides. Le maintien de cet équilibre est dans certains cas & dans certaines constitutions, une chose très-délicate : quoiqu'en général il ait une certaine latitude compatible même avec la santé. Il y a des personnes pléthoriques si délicates, qu'elles ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime, sans en être incommodées ; & j'ai connu quelques hommes de ce tempérament qui éprouvoient tous les mois quelques hémorrhagies, comme les femmes. L'homme le mieux constitué & le mieux nourri ne conserve guere plus de 24 heures sa force athlétique (c), il en décheoit très-

(c) Voyez Brian Robinson on the food and discharges of human Body. p. 119.

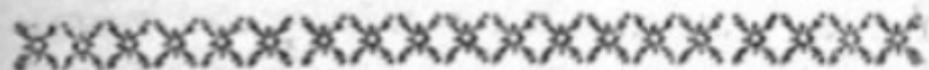
promptement, *quia non ultra progredi potest, retrò quasi ruinâ quâdam revolvitur*, dit Celse. Lib. II. Cap. 2. de l'homme pléthorique.

Il y a en second lieu, une autre constitution du sang entièrement opposée à la première, dans laquelle il y a très-peu de globules rouges, encore sont-ils liés très-lâchement entr'eux ; & dans laquelle la sérosité est trop aqueuse, vappide, & quelquefois visqueuse & gluante. Toutes les humeurs qui se séparent de ce sang appauvri & pituiteux, sont mal conditionnées, & ne participent pas assez à la nature animale ; la bile est sans force, les esprits animaux foibles & peu abondants, la salive, une pure mucosité insipide, & ainsi des autres. Ce qui donne lieu aux indigestions, à la foiblesse, au froid, à la pâleur, la cacochymie, l'hydropisie, &c. en un mot, à une telle lenteur dans le mouvement des humeurs, que faute d'un mouvement suffisant, elles forment des concrétions qui obstruent les vaisseaux de certaines parties, séjournent dans d'autres, & éprouvent une

corruption spontanée, par laquelle elles acquierent à la fin un degré d'acrimonie, qui donne naissance à des Fievres d'une nature très-maligne, & très-dangereuses : & cela arrive d'autant plus promptement, que les vaisseaux ont perdu presque tout leur ressort, & le sang la plus grande partie de ses principes vitaux. De manière qu'à la fin, la matiere visqueuse s'arrête dans le cœur, ou bien les humeurs corrompues, corrodent & détruisent les parties les plus délicates & les plus essentielles de la fabrique animale, sur-tout le tissu du cerveau, dans lequel les humeurs se meuvent très-lentement, & les vaisseaux ont un tissu très-délicat. Ainsi, si d'un côté une circulation trop rapide occasionne la rupture des plus petits vaisseaux ; des humeurs qui se meuvent trop lentement, croupissent, se corrompent, & à la fin les rongent & les détruisent.

On peut appeller à assez juste titre, ces deux états des fluides *constitutionnels*, puisqu'ils découlent naturellement de l'état respectif des solides ; de sorte qu'un sang riche & abon-

dant accompagne toujours un système de vaisseaux forts & élastiques, & un sang aqueux, une complexion foible & lâche. Lorsque les uns & les autres s'écartent jusqu'à un certain point de la nature, ils occasionnent un véritable dérangement auquel on doit faire attention dans quelque maladie compliquée qu'il se rencontre (d).



CHAPITRE V.

De l'état de Dissolution & de Putréfaction du sang.

OUTRE les deux états du sang que nous venons de décrire; il y en a un troisième beaucoup plus dangereux; je veux parler de celui qui tend plus immédiatement à la dissolution & à la putréfaction. Tel est l'état de quelques

(d) Les Fievres ardentes inflammatoires, sont l'effet naturel de la tension & de la trop grande élasticité des fibres, & de la densité du sang; comme les Fievres lentes nerveuses le sont du relâchement & de la foiblesse des vaisseaux & de l'appauvrissement du sang; mais il y a différentes maladies, sur-tout celles qui viennent de contagion, qui sont communes à l'une & à l'autre de ces constitutions.

scorbutiques, qui, sans presque aucun dérangement précédent, si l'on en excepte une espèce de lassitude & de langueur, sont tout-à-coup couverts de taches violettes, livides, ou même noires & bleues, & éprouvent des hémorrhagies abondantes, dangereuses, & souvent funestes dans un temps qu'ils croient à peine être malades. Les exemples n'en sont pas rares; j'en ai vû un très-grand nombre, tant parmi les enfans, que parmi les adultes, & j'ai souvent prédit les hémorrhagies dont ils étoient menacés.

Les femmes à qui il survient de ces éruptions, ou des marques noires ou bleues, semblables à des coups de fouets, ou de grandes taches irrégulières comme des meurtrissures, sont toujours sujettes à de grandes pertes, si elles n'éprouvent pas quelque autre hémorrhagie. Les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sont affectées de ces sortes de taches, sont exposées à perdre beaucoup de sang, pour peu qu'elles se blessent, & souvent même sans s'être blessées, des gencives, du nez, par le fondement

ou par la voye des urines.

Le sang qu'on tire de ces personnes pour arrêter l'hémorrhagie, (méthode, qui, pour le dire en passant, est très-dangereuse, à moins qu'il n'y ait des signes manifestes de pléthore) paroît toujours comme une espèce de sanie qui ne se partage pas en caillot & en sérosité, mais reste en une masse uniforme, à demi-figée; en général, d'une couleur livide ou plus foncée qu'à l'ordinaire: & quoique dans certains cas il conserve sa couleur vive & brillante pendant long-temps, il se putréfie toujours très-promptement. On remarque même que l'haleine de ces personnes est ordinairement très-puante avant l'éruption, & que leur urine sent souvent très-mauvais: ce qui indique bien évidemment un commencement de putridité dans les humeurs, qui, devenant de plus en plus acrimonieuses, corrodent à la fin les vaisseaux. Car ces especes d'hémorrhagies arrivent souvent à des personnes qui n'ont pas le moindre signe de pléthore, qui n'ont le pouls ni trop plein ni trop vif, qui n'ont que peu ou presque point de Fievre, pas

même lorsqu'elles font un exercice violent. D'où il est naturel de conclure qu'elles sont produites par l'érosion des vaisseaux, plutôt que par leur rupture occasionnée par une trop grande quantité ou un trop grand mouvement du sang. Il y a à la vérité des personnes d'une constitution si foible & si délicate, que le plus petit effort suffit, pour crever leurs vaisseaux trop minces, comme on l'observe dans des personnes qui sont sujettes aux hœmophthies, ou aux saignemens de nez par le plus petit accident; mais ces hémorrhagies sont rarement précédées ou suivies de taches livides ou violettes, &c. Dans ces cas, une petite saignée convient, pour diminuer l'effort du sang contre des vaisseaux trop foibles, lors même qu'il n'y a point de pléthore apparente.

Quoique je sois très-persuadé que ces hémorrhagies naissent le plus souvent de l'acrimonie des humeurs qui détruit la contexture du sang, & ronges les extrémités des artères capillaires; je n'ignore pas qu'elles viennent quelquefois aussi du tissu trop lâche des globules rouges, qui n'ont pas été af-

sez condensés par l'action du cœur, des artères, &c. faute de quoi, ils forment des sphéroïdes allongés, ou des molécules irrégulières, au lieu de sphères régulières, & par conséquent ont un plus grand diamètre & un tissu moins solide, que dans l'état naturel. On observe avec le microscope, surtout avec le microscope solaire, que les globules du sang en passant dans les plus petites ramifications des artères sanguines, changent leur figure globulaire, en une figure oblongue, pour pouvoir passer au travers de ces petits vaisseaux. Il est aisé de concevoir comment ces globules si peu liés, peuvent se briser dans leur passage, puisque l'augmentation de leur diamètre rend leur passage plus difficile. Ces parties brisées étant d'un beaucoup plus petit diamètre que les globules primitifs, elles peuvent entrer facilement & même passer par les tuyaux excréteurs, & transsuder par diapedèse, comme s'exprimoient les Anciens. C'est ce que semblent prouver les urines & les déjections sanguinolentes & les autres hémorrhagies qui surviennent quelquefois sans douleur,

sans mouvement violent , ou sans qu'on puisse soupçonner qu'il se soit rompu quelque vaisseau. J'ai observé une ou deux fois dans les Fievres malignes , lors même que le mouvement du sang étoit bien éloigné d'être rapide , une espece de sueur sanguinolente (e) , qui découloit des aisselles , & teignoit le linge d'une couleur qui approchoit beaucoup de celle du vin de Bourgogne. Il est bon d'observer que lorsque ces fortes d'hémorrhagies viennent par le nez , elles fournissent une matiere qui n'est qu'une sanie sanguinolente qui ne se coagule pas comme le sang qui découle du nez des personnes en santé , ou qui ont une Fievre inflammatoire , lequel est ordinairement épais , brillant & d'un rouge vif. Les filles qui ont les pâles couleurs , sont très-sujettes à saigner du nez ; mais leur sang teint à peine le linge. Les pétéchies , les bandes , ou les stigmates livides qui accompagnent très-souvent ces hémorrhagies , démontrent que les globules rouges sont

(e) Le Docteur Hodges dans son Traité de la peste , dit avoir observé des sueurs couleur de pourpre , & quelquefois semblables à du sang.

dissous ou brisés, & qu'ils entrent dans les artères séreuses & dans les vaisseaux exhalans, &c, où ils s'arrêtent & produisent des taches. J'ai remarqué particulièrement dans quelques Fievres malignes putrides, une espece de pétéchies jaunes, ou plutôt brunes & très-nombreuses (f), d'un aussi mauvais présage que les autres. Ici les globules rouges sont brisés en si petites parties, qu'ils perdent entièrement la couleur qu'ils doivent à leur combinaison. Peut-être que les sueurs fuligineuses, & les urines foncées ou noires avec un sédiment livide, ce qu'on observe quelquefois dans les Fievres malignes, sont-elles produites par des globules brisés & corrompus? J'ai vû plus d'une fois des urines presque entièrement blanches, qui dépoisoient une quantité immense de matiere qui approchoit de la couleur du café moulu. On est surpris quelquefois de voir le visage & les mains des Malades devenir sales & terreuses en quelque sorte, quelque

(f) Voyez mes *Observ. de aëre & morbis Epidemicis*. vol. I. ann. 1735. Mars & Avril, & vol. II. année 1740 Juin,

soin qu'on prenne de les tenir propres.

Il y a des substances qui paroissent détruire l'union des globules rouges, & accélérer la séparation des six globules qui entrent dans leur composition : de ce nombre est principalement l'eau de laurier (cerise), qui rend le coagulum beaucoup moins dense & beaucoup plus mol & plus tendre qu'il ne l'est naturellement ; & donne à la sérosité une couleur rouge, approchant de celle du vin de Bourgogne, comme il paroît par les expériences du Docteur Nicholls (g) & du Docteur Langrish (h). La morsure du serpent hémorrhoidal (i), occasionne une telle dissolution du sang, qu'il sort de toutes les parties du corps, & même des pores de la peau, & tue par une hémorrhagie universelle. Il se peut que les fueurs abondantes, la diarrhée, le diabetes, & la salivation spontanée, ne viennent que d'une espece de dissolution des

(g) D. Mead des poisons. 3^e. Edit. Angloise p. 270.

(h) Voyez ses expériences sur les brutes.

(i) Voyez Lucien, Dioscoride, Nicander in Theatriacis & le Docteur Mead des poisons.

globules séreux. Un grand & long usage de mercure convertit toute la masse du sang en une sanie purement aqueuse.

Mais, comme je l'ai dit ci-devant, cet état brisé & corrompu des globules rouges du sang, est en général l'effet d'une acrimonie. Le sel volatil huileux (*k*) mêlé avec du sang nouvellement tiré de la veine, détruit ou dissout les globules en une minute (*l*). L'esprit de corne de cerf pris en grande quantité, produit des hémorrhagies; ce que font aussi les remèdes aloétiques pris à grandes doses, comme je l'ai observé plusieurs fois. En effet, cet état du sang est communément l'effet d'alimens & de remèdes âcres, &c. On observe que le sel & les provisions à demi-pourries des navigateurs, produisent dans les voyages de long cours une telle acrimonie & une telle corruption dans les humeurs, qu'elles cessent d'être propres aux usages de l'œconomie animale; de-là naissent de grandes foi-

(*k*) Voyez Leeuwenhoek arcan. natur. Epist. ad Christoph. Wren.

(*l*) Arbuthnot sur la nature des alimens.

bles, des langueurs, des douleurs vagues, des maux de tête, elles rendent l'haleine puante, les gencives sont rongées & deviennent spongieuses. Elles donnent naissance à des taches noires, bleues & pâles, à des ulcères noirs, livides, fongueux, à la gangrene, &c. Ceux qui sont atteints de ce scorbut; sont souvent exposés à des Fievres pétéchiales, des dyssenteries, des hémorrhagies, &c. Ce que M. Walter rapporte dans son histoire du voyage du Lord Anson, est très-étonnant: Il assure qu'on a vu dans quelques scorbutiques, le sang sortir de playes qui étoient cicatrisées depuis vingt ou trente ans. J'ai vu plusieurs équipages de vaisseaux partir en parfaite santé pour faire la course, revenir au bout de trois mois en très-mauvais état, rongés de scorbut, & dont un tiers étoit hors d'état de servir. Au bout de quatre ou cinq semaines de course ils commençoient à tomber l'un après l'autre, & à la fin par douzaines, de sorte qu'à peine la moitié pouvoit-il faire le service. Je me rappelle particulièrement qu'il y a quelques années, nous fûmes obligés de

Faire mettre à terre 1200 hommes de l'escadre de l'Amiral Martin, qui étoient tombés malades tous à la fois ; ils furent parfaitement rétablis, & se trouverent en état de se rembarquer au bout d'environ trois mois (m.)

Ces maladies attaquent toujours ceux qui font un grand usage de sels alkalis volatils & fixes, d'épiceries & de remedes aloétiques. Un grand nombre de ceux qui ont fait usage pendant long-temps du *salmigondi*, alkali & savoneux de M^{lle}. Stephens, & de la lessive des Savoniers, sont tombés dans des chaleurs hectiques, le scorbut chaud, les hémorrhagies, la dysenterie, &c. On en a eu depuis peu une preuve très-remarquable dans une personne de la partie occidentale du pays de Cornouailles, qui avoit depuis plusieurs années une pierre

(m) Je proposai à cette occasion un moyen de prévenir le scorbut parmi les matelots, que je communiquai à plusieurs Capitaines & à plusieurs Chirurgiens des vaisseaux de guerre. Je le publiai ensuite dans le *Général Evening Post*, au mois d'Octobre 1747 ; il a été réimprimé dans le *Gentleman's Magazine* du même temps. Comme on l'a employé depuis avec succès, tant dans les vaisseaux de guerre, que dans les armateurs, & que je suis très-convaincu de son utilité, j'ai cru devoir le remettre à la fin de cet Ouvrage,

dans la vessie. Il étoit originairement d'une constitution délicate, & avoit pris la lessive pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce que ses gencives commencèrent à devenir extrêmement spongieuses, enflammées & livides, & à la fin ulcérées & putrides, de maniere qu'on pouvoit en emporter des lambeaux avec la plus grande facilité; elles saignoient beaucoup à la moindre pression, & il en découloit continuellement une sanie ténue & sanguinolente. Il parut sur sa peau des taches livides, ses jambes & ses cuisses sur-tout devinrent extrêmement malades & rouges, ou plutôt livides, de sorte qu'on craignoit la mortification. C'est dans ces circonstances que M. Hingston, habile Apoticaire de Penryn, me consulta sur son état. Craignant l'alcalescence & la putridité des humeurs, & la dissolution du sang qu'avoit dû opérer l'usage des remedes qu'il avoit pris, & que démontroient les symptômes qu'il éprouvoit, je conseillai l'extrait de kinkina avec l'élixir de vitriol, & des boissons & des alimens acidules. Ces remedes calmerent promptement

l'inflammation & le saignement des gencives, & arrêterent les progrès que faisoit la couleur livide de ses cuisses, &c. Elle disparut entierement au bout de quelques jours. Quinze jours ou trois semaines après il se fit une éruption abondante de pustules rouges & enflammées qui parurent promettre quelque changement en mieux. Mais réduit à la plus grande foiblesse par une complication de maux, & une éthisie confirmée, il mourut dans le marasme environ trois semaines après. On tira de sa vessie, après sa mort, une très-grosse pierre, qui avoit la forme d'une poire, & qui pesoit huit onces demi-gros *avoir de pois*. Le plus petit bout étoit du côté du col de la vessie.

Il paroît évidemment par les expériences faites sur l'urine des personnes qui ont pris une grande quantité des remedes de M^{lle}. Stephens, qu'elle devient alkaline (n), ainsi que la sérosité dont elle est séparée. C'est à la vérité, une très-forte présomption en faveur de la vertu lithontriptique

(n) Voyez les Expériences de MM. Hartley, Ratty, Morand, &c.

ou dissolvante de ces remèdes, puisqu'ils dissolvent certainement les pierres de la vessie qu'on y fait macérer hors du corps. Mais je crois qu'en même-temps on peut craindre avec quelque fondement, qu'un long usage de ces médicamens n'ait des suites fâcheuses, sur-tout dans les constitutions délicates.

On sçait que les alkalis volatils mêlés au sang qu'on vient de tirer ou tandis qu'il sort de la veine, l'empêchent de se figer & de se décomposer en caillot & en sérosité comme il a coutume de faire : l'expérience est aisée, & tout le monde peut la répéter. Ce sang ressemble parfaitement à celui qu'on tire des scorbutiques & de la plûpart de ceux qui sont attaqués de Fièvre pétéchiale, sur-tout lorsqu'on les saigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps, lorsqu'elles sont putréfiées, deviennent fortement alkales, & le sang putréfié perd sa consistance, & bientôt après sa couleur, se convertissant en une espece de sanie d'un jaune foncé. On a observé la même chose dans le sang qu'on a tiré dans certaines

Fievres pétéchiales très-putrides, & il a paru puer presqu'aussitôt (o). Il en étoit de même de l'urine, qui répandoit une mauvaise odeur pendant que le malade la rendoit, tant la putréfaction étoit avancée, quoique la vie subsistât encore. L'excessive & la prompte corruption des cadavres de ceux qui meurent d'une Fievre pestilentielle exanthématique, démontrent la même chose. J'ai vû de ces cadavres être aussi putréfiés au bout de sept ou huit heures (p), que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires ont coutume de l'être au bout de sept ou huit jours, & laisser échapper par toutes les ouvertures du corps la sanie la plus putride : ce qui, pour le dire en passant, est une raison pour enterrer très-promptement les personnes qui meurent de ces fortes de Fievres.

Quelques especes de poisons, en particulier la morsure de la vipère, & de quelques autres animaux vénéneux,

(o) Voyez Van der Mye, *De Morbis Bredanis* : Morton. *Pyritolog. prolegomen.* p. 26.

(p) *De aëre & morbis Epidem.* Vol. I. mens. Martii 1735.

produisent une corruption & une dissolution presque subite du sang, & le convertissent en une sanie jaunâtre. Les miasmes pestilentiels détruisent également la texture du sang, & communiquent aux humeurs une disposition générale à la gangrene. Cela est démontré par les hémorrhagies fatales & fréquentes, par les sueurs, les vomissemens & les déjections extrêmement fétides, & qui sont suivies d'une mortification universelle; toutes choses qui ont été observées par les meilleurs Auteurs dans la peste & dans les Fievres pestilentielles (q). Les hémorrhagies en particulier sont souvent très-abondantes & très-opiniâtres dans la peste; & j'ai plusieurs fois observé la même chose dans les Fievres pestilentielles & pétéchiales. Le sang qui sort de cette manière ne se coagule pas (r), comme il a coutume de faire; ce qui prouve la plus grande acrimonie & la dissolution du sang.

La contagion de la petite vérole

(q) En particulier Diamerbroeck, Hodges & les Auteurs du Traité de la Peste, fait par ordre du Roi. Paris, 1744. in-4°.

(r) Traité de la Peste, Part. I. pag. 343.

paroît affecter certains tempéraments de la même manière, puisqu'elle produit des taches, la putréfaction & d'abondantes hémorrhagies de différentes parties du corps, quelquefois dans le même instant. J'ai vû plus d'un exemple de personnes attaquées de cette maladie, qui ont eu le quatrième ou le cinquième jour, le corps couvert de taches pourprées, & ont éprouvé des hémorrhagies très-abondantes de différentes parties, particulièrement de la matrice, des conduits urinaires & du nez; les pustules sont devenues presque noires, & il en est suinté un ichor sanguinolent très-abondant, même sans qu'il eût précédé aucun symptôme violent. Il y a environ quatorze ans que M^{lle}. R-n, qui n'avoit que cinq ans, essuya une petite vérole de cette espèce; l'éruption se fit sans grande Fievre & sans douleur; mais il parut en même-temps des taches très-larges, livides & noires. Les boutons de petite vérole étoient en petit nombre; il y en eut quelques-uns autour des levres, dans le dedans des joues & à la langue, qui devinrent très-noirs & rendirent beau-

coup de sang. La malade tomba souvent dans de légères défaillances, au sortir desquelles elle retournoit à ses jeux. A la fin elle rendit par les selles une grande quantité de sang très-vermeil, parmi lequel il y en avoit une petite quantité de noir & de coagulé; elle s'affoiblit peu à peu & mourut le neuvieme jour de l'attaque de la maladie.

J'ai vû depuis peu la même chose arriver à la jeune M^{lle}. B. qui peu de temps avant d'être attaquée de la petite vérole s'étoit beaucoup fatiguée à monter à cheval, à se promener & à danser, &c. par un temps fort chaud. Elle eut un million de très-petits boutons de petite vérole, & un très-grand nombre de taches noires & bleues qui lui couvroient tout le corps; le troisieme jour de l'attaque ses jambes & ses cuisses parurent pourprées: elle saigna abondamment des gencives & du nez, & elle eut en même-temps un flux périodique très-abondant qui précéda de six jours son retour régulier. Elle mourut le sixieme jour de la maladie. Elle avoit senti depuis le commencement jusqu'à la fin un poids

énorme sur la poitrine ; elle éprouvoit avec cela des inquiétudes, de fréquentes défaillances, son pouls étoit petit, extrêmement fréquent & entrecoupé.

C'est toujours un très-mauvais signe lorsqu'il survient, pendant que l'éruption de la petite vérole se fait, des taches & des hémorrhagies ; le malade ne passe jamais, ou du moins que très-rarement, le neuvième jour de la maladie, le sang tombant d'abord en dissolution & en putréfaction. Je suis persuadé qu'il n'en échappe pas un sur mille dans ces circonstances terribles, sur-tout si les taches sont très-livides, noires & nombreuses. Si l'on peut faire quelque chose dans ces cas désespérés, c'est d'administrer à temps les acides, le kinkina & les astringens alexipharmiques, qui produisent souvent de très-bons effets dans les Fievres pétéchiales accompagnées d'hémorrhagie. Le Docteur Mead, dans son excellent *Traité De Variolis & Morbillis* (s), nous donne lieu d'attendre quelque succès de l'usage de ces remèdes dans les petites

(s) *Cap. III. De Variol. curationib.*

véroles accompagnées d'hémorrhagie & de taches pourprées, & nous a appris la maniere de les administrer.

Cette dissolution du sang accompagne souvent les Fievres putrides malignes qui naissent fréquemment de contagion ; mais elle est quelquefois l'effet d'une simple Fievre dans les personnes dont le sang & les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, telles sont celles qui ont le scorbut au plus haut degré. Dans le premier cas, les miasmes contagieux agissent sur le sang d'une maniere analogue à celle du poison de la vipere ; dans le second, ce sont les pointes salines dont l'énergie est considérablement augmentée par le mouvement fébrile & par l'effervescence du sang, qui agissent sur les globules rouges. C'est ainsi que les tumeurs inflammatoires, dans les sujets d'une bonne constitution & d'un tempérament sain, rendent, lorsqu'elles viennent à suppuration, une matiere douce & louable ; au lieu que dans celles dont les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, elles fournissent ou une sanie gangreneuse, ou un ichor cancéreux. On peut voir dans

Les personnes qui meurent de famine, l'effet que la chaleur animale & le mouvement font capables de produire sur les sels contenus dans les humeurs. Car qu'on prenne la personne la plus saine, qu'on la prive de toute sorte de nourriture, soit solide, soit liquide, ses sels deviendront de plus en plus âcres, & produiront par leur grande irritation, la Fievre, le délire, &c. ce qui occasionnera à la fin une putréfaction générale & la mort. On peut s'assurer des progrès rapides que cette putrescence des humeurs peut faire en prenant une Nourrice bien portante; son lait, lorsqu'on l'examine quelques heures après qu'elle a mangé, est blanc, fluide, doux & agréable; mais si elle est seize ou dix-huit heures sans rien prendre, il devient épais, jaune, salé & désagréable: si elle s'abstient encore pendant quelques heures de tout aliment, il devient d'un jaune beaucoup plus foncé, nauséabonde & puant; & tout cela arrivera bien plutôt si elle vient à avoir la Fievre; on ne trouvera dans ses mammelles qu'une espece de matiere sanguino-

lente au lieu de lait. Si cela arrive à celle de nos humeurs la plus disposée à tourner à l'acide & la plus douce, que fera-ce de la bile? de la lympe? &c.

Lorsque la chaleur & l'attrition du sang sont très-considérables, sa putréfaction fait des progrès surprenants. Il paroît par les expériences (t) de Boerhaave, sur un chien qu'il avoit renfermé dans l'étuve d'une Sucrierie, que toute la masse des humeurs s'étoit corrompue en quelques minutes à un point qu'elles exhaloient une puanteur insupportable; elles étoient si dissoutes que la salive même étoit teinte de sang; & si horriblement puantes, qu'un homme très-vigoureux qui faisoit l'expérience se trouva mal.

Les humeurs animales tendent naturellement à la dissolution & à la putréfaction, à moins qu'on ne les prévienne & qu'on n'y remédie tous les jours par des alimens acescens. Quelqu'un qui ne se nourriroit que de viande, de poisson, d'épiceries & d'eau, seroit bientôt attaqué d'une Fievre

(t) Vid. Boerhaavii Chem. Cap. de Igne, Exp. XX, Coroll. 16.

putride. Le pain est le soutien de la vie non-seulement comme aliment, mais encore parce que par sa nature acrescente il corrige les sucs rances de la nourriture animale. Les prisonniers François & Espagnols que nous avons ici s'étant gorgés contre leur coutume d'une très-grande quantité de viande, tomberent dans une espèce de Fievre qui en emporta un très-grand nombre. Ils en étoient si avidés, qu'ils mouroient, pour ainsi dire, le morceau à la bouche.

Mais en voilà assez sur la génération de l'acrimonie alcaline dans le sang; j'ajouterais seulement qu'il paroît résulter de ce que nous avons dit ci-devant, que, dans quelques cas les sels animaux deviennent actuellement alcalins, volatils, corrosifs, & capables de détruire les globules rouges, & les petits vaisseaux même du vivant de l'animal. Lorsque les huiles animales sont très-fort exaltées & rances, elles s'unissent avec ces sels & font le favon le plus destructif, qui approche beaucoup de la nature de la bile putride, & qui corrode & dissout tous les principes de la vie.

Mais, comme d'un côté l'acrimonie du sang peut se trouver compliquée avec des fibres trop tendues & trop roides, & un épaisissement inflammatoire; elle peut aussi d'un autre côté, se rencontrer avec un sang dissous & des fibres foibles & lâches.

Substituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même manière, & se trouve telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole, qui quelquefois, est accompagnée d'une très-grande viscosité du sang, d'une fièvre très-inflammatoire, de douleurs violentes, de la péripneumonie, de la phrénésie, &c: quelquefois, au contraire d'un sang appauvri & dissous, d'un pouls concentré & lent, ou foible & fréquent, de symptômes nerveux, d'urines crues, d'hémorrhagies abondantes, de peu ou point de douleur, d'enflure, d'anxiété ou d'autres symptômes semblables. Dans le premier cas, la Fièvre est violente, & dévore le Malade; dans le second, il n'y a pas assez de Fièvre pour pousser au-dehors, & amener à maturation les pustules; mais elles restent plates, crues & indigestes;

de-là vient qu'à la fin toute la masse du sang se change en un ichor putride & corrosif , ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere sous un autre point de vûe. Il m'est arrivé plusieurs fois de voir des personnes dont le sang étoit âcre & dissous , attaquées de Fievres pulmoniques ou pleuro-péripneumoniques , accompagnées d'une très-violente inflammation ; cela arrive fréquemment aux gens de mer attaqués de scorbut.

En 1740 & 1745 , il y eut beaucoup de personnes qui furent saisies d'un frisson qui étoit suivi de grande chaleur , de Fievre , de difficulté de respirer , d'une toux importune & laborieuse , de douleurs lancinantes , très-aiguës à la poitrine , aux côtés ou au dos , & très-souvent aussi à la tête & aux temples. Leur pouls étoit le plus communément très-fréquent & très-dur , mais comme concentré ; leur haleine très-chaude & mal-saine ; leurs crachats étoient quelquefois clairs & cruds ; quelquefois jaunes comme du safran ; mais le plus ordinairement elles crachoient une matiere claire ,

glaireuse , teinte de sang , assez souvent très-fœtide , & quelquefois si âcre qu'elle caufoit de l'enrouement & de la douleur dans la gorge & dans la trachée - artère ; quelquefois même des excoriations. Le sang qu'on leur tiroit , étoit d'une couleur noirâtre livide , & recouvert d'une espèce de toile très mince , de couleur de plomb , ou verdâtre ; ou bien il étoit d'un rouge très-vif , sur-tout à la première saignée , mais lorsqu'il étoit refroidi il paroissoit d'une consistance lâche & molle ; ce qui trompoit souvent le Chirurgien ou l'Apoticaire qui s'étoient attendus à trouver le sang dans un autre état ; eu égard aux symptômes. Quoi qu'il en soit , dans plusieurs de ces Fievres , le sang qu'on tiroit se couvroit d'une espèce de coëne très-épaisse & dure qui n'étoit pas d'un jaune-blanchâtre comme elle a coutume d'être dans le sang des personnes attaquées de pleurésies ou de pleuro - péripneumonies , mais d'une couleur approchant de celle de la coralline , ou un peu plus pâle que celle de la gelée de groseilles rouges. J'ai constamment observé que cette cou-

leur de la coëne étoit d'un mauvais augure : je conjecture que c'est parce qu'elle indique une grande viscosité , & une très-grande quantité de sels âcres dans le sang , qui déchirent les globules , & le font entrer dans une espèce de dissolution putride ; car cette couleur paroît venir des globules brisés & enveloppés dans la gelée inflammatoire. Si on mêle de l'alcali volatil au sang d'une personne attaquée d'une pleurésie violente , à mesure qu'il sort de la veine ; la partie supérieure du coagulum ressemblera beaucoup à celle du sang que je viens de décrire. Il est bon de remarquer en outre , que la sérosité du sang d'une telle espèce , a souvent une teinte rouge , presque aussi forte que celle du vin de Bourgogne ; ce qu'on observe à la vérité assez souvent dans les autres espèces de sang ; quoique plus ordinairement elles soient d'un jaune trouble. L'urine étoit communément très-haute en couleur , & quelquefois noire avec une espèce de sédiment de couleur de plomb ; les Malades en général en rendoient peu à la fois. Il survenoit souvent des sueurs

produites par la foiblesse, qui étoient variables & partielles, sortant plus particulièrement du visage & de la tête; mais elles devenoient assez ordinairement très-abondantes & colliquatives lorsque les Malades approchoient de leur fin. Il paroissoit fréquemment vers l'état de la Maladie des taches livides ou noires, qui ne manquoient guère, ou du moins que très-rarement d'être les avant-coureurs de la mort. Les phlictaines noires ou brunes, qui paroissoient quelquefois vers la fin, n'étoient guère d'un pronostic plus favorable. Une demangeaison brûlante universelle, terminoit quelquefois la Fievre; & quelquefois elle finissoit par une éruption abondante de pustules douloureuses & ulcérées sur le col, les épaules & les bras, mais plus particulièrement autour du nez & des levres.

Je parlerai plus au long ci-dessous, de cette espèce de Fievre péripneumonique, & de la maniere de la traiter; je me contenterai pour le présent d'observer que pendant le temps que cette péripneumonie maligne, si je puis l'appeller ainsi, régnoit à Ply-

mouth & dans son voisinage, les pleurésies, les péripneumonies & les pleuro-péripneumonies étoient par-tout épidémiques, & généralement de l'espèce véritablement inflammatoire, elles étoient produites par les vents froids & secs de Nord & de Nord-Est, qui avoient régné pendant long-temps. Le sang des personnes qui en étoient atteintes, étoit dense & visqueux, & le plus souvent couvert d'une coëne très-épaisse, blanche ou jaunâtre; les Malades supportoient très-bien les saignées; on pouvoit sans danger tirer jusqu'à 40 onces de sang, & même davantage: au lieu que le sang dans les Fievres péripneumoniques malignes étoit tel que je l'ai dit; & lorsqu'il étoit très-coëneux, cette coëne étoit telle que je l'ai décrite; les Malades se trouvoient excessivement abattus après la première ou seconde saignée; ce qui me surprenoit & m'embarassoit quelquefois d'autant plus, que la dureté du pouls, la grande oppression de la poitrine, la douleur aiguë du côté, & la violence de la toux sembloient l'exiger. D'ailleurs quoique ces derniers expectorassent des

matieres crues & ténues , ou plus communément visqueufes & teintes de fang , ils n'en étoient point foulagés ; au lieu que lorsque les premiers crachoient abondamment & librement , ils en retiroient un très-grand avantage.

Je dois en outre faire observer , qu'il régnoit dans cette Ville & aux environs , en même temps que ces deux maladies , une Fievre putride , pétéchiiale , contagieufe , sur-tout parmi les Matelots , les Prifonniers , & ceux qui les fréquentoient ; & c'étoit principalement parmi ces personnes , que la Fievre pulmonique maligne faisoit ses ravages. De sorte qu'elle paroiffoit être une complication de la péripneumonie inflammatoire ordinaire , avec la Fievre pétéchiiale contagieufe ; les miasmes contagieux , agiffant sur le fang à la maniere des fels âcres , & détruisant son tissu. Il est certain que nous voyons souvent des péripneumonies de cette espèce , produites par la seule acrimonie des humeurs de ceux qui en sont attaqués.

Voilà les Fievres dans lesquelles l'épaiffissement inflammatoire se trou-

ve compliqué avec un grand degré d'acrimonie, ou mêlé avec des miasmes véneneux & dissolvants : mais nous en trouvons souvent d'autres, dans lesquelles l'acrimonie des humeurs est combinée avec le relâchement des vaisseaux, & le peu de densité des globules rouges du sang ; ce qui arrive très-communément dans les Fievres pétéchiales, sur-tout dans celles qui sont accompagnées d'hémorrhagies.

J'espère qu'on me permettra de tracer ici l'histoire d'une de ces Fievres la plus violente, je pense, qu'ait éprouvé aucun de ceux qui ont survécu à la maladie, d'autant mieux que je donnerai la méthode que j'ai employée ; méthode que j'ai éprouvée très- efficace, non-seulement dans ce cas, mais dans plusieurs autres de même nature, quoique la maladie ne fût pas au même degré, & qui, je suis persuadé, est la seule qu'on puisse employer avec succès, quelque éloignée qu'elle paroisse de la pratique ordinaire.

Un fameux Chirurgien d'une Ville voisine, d'un tempérament foible & délicat, mais accoutumé à faire beau-

coup d'exercice , & fujet à la Fievre & aux Rhumatismes scorbutiques , dès qu'il s'exposoit au froid , &c , tomba au mois d'Octobre 1741 , dans une espèce de Fievre lente accompagnée de légers frissons , de fréquentes bouffées de chaleur , d'un pouls fréquent , mais foible , de foiblesse , de dégoût , d'un grand poids sur la poitrine & de difficulté de respirer. Malgré cela il continua de vaquer à ses affaires ; montant à cheval & ne cessant point de se fatiguer pendant quatre ou cinq jours après avoir été pris de la maladie. Je le rencontrai chez un de mes Malades & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire , & avec une haleine très-puante ; je lui conseillai très-fort de songer à sa santé , & de se faire quelque chose pendant qu'il en étoit encore temps. Deux jours après , étant chez une personne du voisinage , il fut tout d'un coup saisi d'une syncope très-violente , & tomba de sa chaise : en le relevant on remarqua plusieurs taches livides & violettes sur ses bras & sur son cou ; on eut beaucoup de peine à le ramener chez lui , quoiqu'il n'en fût qu'à deux

ou trois milles , à cause des foibleſſes très fréquentes qu'il eut ſur la route. Le mal augmentoit à chaque moment, il étoit dans une extrême langueur, accompagnée d'une violente oppreſſion dans les hypochondres , & de ſoupirs continuels. Son haleine avoit une odeur inſupportable & il couloit continuellement une ſanie puante de ſes gencives ; ſon corps parut couvert de taches livides , violettes & noires , qui étoient diſperſées ſur le tronc comme ſur les membres.

On lui tira près de douze onces de ſang du bras , ſans lui procurer aucun ſoulagement , l'oppreſſion , les ſoupirs , les ſyncopes & l'anxiété continuèrent comme auparavant , ou plutôt augmentèrent. Il ſurvint de plus un ſaignement de nez très-abondant dont la continuité obligea de lui faire une ſeconde ſaignée de 10 onces, douze heures après la première. Il n'en éprouva aucun ſoulagement , au contraire la foibleſſe augmenta , les anxietés , les agitations & l'oppreſſion continuèrent comme auparavant , ſans qu'il pût goûter le moindre ſommeil. Le ſang continua à venir , non-ſeulement par

les gencives & par le nez, mais encore il en cracha; à la vérité le saignement de nez étoit un peu diminué; mais celui des gencives étoit augmenté d'une façon surprenante. Le sang se fit jour aussi, quoique très-lentement, par la caroncule d'un de ses yeux; il sortit de sa langue & de la face interne de ses lèvres, plusieurs pustules livides, desquelles il découloit une matière sanguinolente très-copieuse.

L'hémorrhagie ayant été un peu calmée, il survint un flux de sang dyssentérique, accompagné de tranchées & de syncopes très-fortes; il étoit également agité, & son pouls étoit toujours fébrile; on y observoit des intermissions toutes les six ou les huit pulsations; ensuite il reprenoit avec beaucoup de vitesse: il avoit des tremblemens & des soubresauts continuels. Pendant tout ce temps, l'hémorrhagie continua d'un côté ou d'autre, & lorsqu'on arrêtoit le sang dans une partie, il se faisoit jour par une autre; de sorte que son urine paroissoit teinte de sang, étant d'une couleur très-foncée ou, pour mieux dire, noire. C'est après la seconde saignée qu'on m'en-

voya chercher en hâte, je le trouvaï dans l'état où je l'ai dépeint, dans des anxiétés inexprimables, cependant fans délire, quoiqu'il y eût déjà plusieurs jours & plusieurs nuits qu'il n'avoit pas fermé l'œil : sa langue étoit très-noire, & son haleine si puante, qu'il n'étoit pas possible de la supporter, même à une distance assez considérable. Ses excréments exhaloient une puanteur si horrible, que la Garde vomit & se trouva mal en les enlevant.

Je trouvaï que le sang qu'on lui avoit tiré, pas même le premier, ne s'étoit pas décomposé en caillot & en sérosité, comme il a coutume de faire ; mais il formoit une masse à demi-figée, d'une couleur bleue, livide à sa surface ; le plus léger attouchement le divisoit, & il ressembloit plutôt à une sanie purulente, qu'à du sang ; on remarquoit au fond une espèce de poudre noire, qui ressembloit à de la fuye. Les hémorrhagies continuoient, surtout par la langue, les lèvres & les gencives, avec un écoulement perpétuel d'une matiere ichoreuse & sanguinolente du nez ; de sorte qu'il étoit réduit